****



**ENTREVUE MARIE CHANTAL KAGERUKA**

**Archives vivantes des Rwandais exilés au Canada suite au Génocide et aux violences antérieures/ The Living Archives of Rwandan Exiles and Genocide Survivors in Canada/ Ubuhamya bw'abanyarwanda bahungiye muri Canada Jenoside n'itotezwa ryayibanjirije**

**Statut de l’entrevue** :

**Nom de l’interviewé**: Marie Chantal Kageruka (M.C.K)

**Nom des intervieweuses** : Monique Mukabalisa (M.M) et Carole Vacher (C.V)

**Nom du vidéographe** : Neal Santamaria

**Nombre de sessions :** 3

**Durée de l’entrevue :** 2 heures et 52 minutes

**Lieu de l’entrevue** : Chez Marie Chantal Kageruka

**Dates des entrevues** : 19 mars 2010

**Langue de l’entrevue** : Français

**Nom du transcripteur** : Laetitia Umutoni

**Nom du vérificateur** : Chrysanthe Kayisire

**Date de la transcription** : Mai 2017

**Logiciel utilisé pour lire le DVD** : VLC Viewer

**M.M : Chantal, je te remercie de nous avoir accordé ce moment, d’avoir accepté de nous donner ton entrevue, ton récit de vie finalement. Mais avant qu’on aille plus loin, j’aimerai que tu te présentes à ceux qui auront accès à ton entrevue justement. Parle-nous de toi, de ta famille.**

**M.C.K** : Merci. Je m’appelle Marie Chantal Kageruka, je suis née le 7 Février en 1971; j’ai présentement 39 ans. Je suis mariée et j’ai trois enfants. Je vis ici à Montréal depuis deux ans avec mes trois enfants, donc mon mari n’est pas encore arrivé pour l’instant; quant à ma famille, je suis l’aînée de ma famille, et on était cinq enfants; quatre filles et un garçon. C’est ça.

**M.M** : Donc tu m’as dit que tu es née…

**M.C.K** : Je suis née à l’Est du pays, dans la province de l’Est actuellement, à l’époque c’était la préfecture de *Kibungo*, dans l’ex-commune de *Rusumo*, mais actuellement c’est le district de *Kirehe* j’imagine. Puis dans le secteur de *Nyarubuye*, juste tout près de la paroisse, c’est là où on habitait, la paroisse de *Nyarubuye*. On habitait tout près. Donc j’ai toujours vécu là-bas avec mes parents et les autres membres de famille.

**M.M : Avant qu’on aille plus loin, j’aimerai rester dans le noyau de la famille. Tu m’as dit que vous étiez cinq enfants, maintenant c’est toi que je vois. Est-ce que les autres membres de la famille sont encore là, les parents, les frères et sœurs?**

**M.C.K** : Non, malheureusement, non. Avec le génocide des Tutsi de 1994, j’ai tout perdu comme famille. Au lendemain du génocide, je me suis retrouvée la seule survivante parmi ce noyau-là. Ni sœurs, ni frères, ni parents. Ils ont tous été massacrés à la paroisse de *Nyarubuye*.

**M.M : Je vais revenir là-dessus peut-être un peu plus tard, mais je comprends qu’on va parler maintenant des souvenirs qui te restent.**

**M.C.K** : Mais oui.

**M.M** : J’aimerais parler des parents. Qu’est-ce qu’ils faisaient comme métier pendant ton enfance finalement?

**M.C.K** : Mon père s’appelait *Kageruka Wenceslas*, lui était un enseignant. Il enseignait à l’école primaire, mais aussi il était musicien, il composait des chansons, surtout des chansons religieuses. Il y a beaucoup de chansons signées son nom, qu’on chante même actuellement. Et je lui remercie de tout ça. Puis ma mère, c’était une maman au foyer, elle s’occupait du ménage et de l’éducation des enfants, de tout ce qui va avec le ménage dans le contexte d’une famille qui vit en campagne, au village. On n’habitait pas dans la ville, on habitait au village, donc elle s’occupait de l’agriculture, de l’élevage, c’est elle qui supervisait toutes ces activités-là. En même temps en participant elle-même. Donc elle était toujours à la maison.

**M.M : Je vais revenir un peu sur le papa qui est quand même plus à l’extérieur pour le travail. Comment est-ce qu’il conciliait le travail et j’imagine qu’il devait s’impliquer aussi pour l’éducation des enfants, quand tu essaies de poser un regard en arrière, comment est-ce qu’il faisait pour avoir du temps pour les enfants, quel était son apport pour l’éducation des enfants?**

**M.C.K** : Mon père comme je vous ai expliqué au début, il était un enseignant. Donc pour lui, l’éducation des enfants, l’école c’était quelque chose de très important. Il ne cessait de nous parler de l’école, de pousser plus loin nos études. Il nous disait des fois : « mes enfants, à cause du système, à cause de l’environnement dans lequel on vivait, je n’ai pas pu faire mes études jusque loin mais je vous demande de le faire à ma place ». Donc c’était ça son message de tout le temps. C’était ça, sa préoccupation par rapport à ses enfants, par rapport à l’avenir de ses enfants. Puis c’était quelqu’un qui intervenait beaucoup pour la discipline. Il tolérait zéro erreur, il ne tolérait pas des erreurs. Je me rappelle un jour, il ne cessait de nous dire : « mes filles », on était des ados, moi et ma petite sœur Stéphanie, on était des jeunes ados et il nous disait : « Mes filles, si jamais six heures du soir, vous n’êtes pas rentrées, restez-là où vous êtes ». Donc c’était quelqu’un qui tenait beaucoup à la discipline de ses enfants. C’est ça.

**M.M : Ok. Comme tu nous as dit que vous étiez quatre filles puis un garçon, quand tu regardes côté justement éducation qu’il donne d’après toi, est-ce que c’était la même chose pour les garçons que pour les filles? Est-ce que les deux parents s’occupaient autant des garçons que des filles ou bien ils se partageaient : maman pour les filles, papa pour les garçons? J’aimerai un peu savoir comment ils faisaient pour donner l’éducation des deux côtés?**

**M.C.K** : Mon père, pour l’éducation, lui il était; vous voyez le contexte dans lequel on a évolué, traditionnellement on donnait beaucoup de…, je ne sais pas si c’est le respect, beaucoup d’importance aux garçons. Et nous, on était quatre filles, et un garçon. Et mon père, c’était quelqu’un qui avait compris l’égalité des enfants très tôt, parce qu’il a dit, je me rappelle bien, moi je suis née en premier…, j’étais l’aînée de la famille, il m’a appelée *Kageruka*, son nom. Je porte le nom de mon père. Et après il a dit : « Je vais donner ce nom, au reste des enfants; donc tout le monde va porter mon nom, pour éviter que quelqu’un se croit être plus avantagé, plus aimé…, pour éviter que quelqu’un puisse se prendre comme être favorisé, pour éviter le favoritisme ». Donc tous les cinq enfants portaient le nom de *Kageruka*. Et il disait…, il avait un seul fils, et il disait à chaque fois : « vous êtes tous égaux. Ce n’est pas parce que tu es un seul garçon que tu vas dominer tes sœurs, non. Vous êtes tous égaux, vous portez tous mon nom, donc vous êtes tous égaux devant moi. » Donc pour lui, il n’y avait pas vraiment de favoritisme, il n’y avait pas de considération particulière à tel ou tel autre enfant, on était tous égaux, il nous donnait le plus qu’il pouvait, il nous parlait, il nous donnait des messages et des conseils au même titre. Et ma mère aussi suivait la même ligne [rires]…, elle suivait la ligne tracée par mon père. Donc c’était toujours comme ça. Mais c’est sûr qu’on avait, comme filles, de petits secrets à partager avec notre mère, mais sinon c’était un environnement qui était bien et favorable et instructif à tout le monde; sans considération particulière, selon le rang occupé par l’enfant; selon le sexe, non.

**M.M : Encore avec un regard en arrière quand on grandit et surtout quand on se remémore ce qu’on a vécu dans la famille, parfois on se dit : « mes parents étaient comme ça, maintenant je pense que je tiens ça de ma mère ou de mon père ». Si tu poses encore un regard en arrière, que tu regardes les deux parents, et toi-même, qu’est-ce que tu penses que tu tiens des deux côtés?**

**M.C.K** : Là ça va être difficile…, comment dirais-je?

**(00 :10)**

Je pense que j’ai pu prendre des deux côtés. J’ai pu prendre deux côtés… parce que ma mère c’était quelqu’un qui se souciait de ses enfants, de donner l’affection, de disponibiliser tout, d’être toujours présente dans notre vie et je ne sais pas à quel point mais je pense que j’essaie de faire la même chose. Donc se soucier des enfants, donner l’affection, passer le temps avec eux, être présent à chaque besoin de chaque enfant. C’est une tâche difficile mais je la voyais tout le temps essayer. On était cinq, dans la campagne, je la vois partout en train d’essayer. Du côté de mon père, je ne sais pas, un peu peut-être de sévérité… par rapport à mes enfants, quand j’impose d’étudier… Mais par contre, mon père m’a influencée dans le sens que je me sens toujours avec une dette d’accomplir ce qu’il me disait, ce qu’il me demandait. Même dans l’action, je pense que je ne serai pas capable de faire tout ce que mon père faisait, c’est trop, mais je porte un fardeau de tous les conseils qu’il nous donnait, de tous ses vœux qu’il avait par rapport à ses enfants, je pense que je porte ce grand fardeau en moi, que je me retrouve avec beaucoup de choses à faire, à réaliser, grâce justement à cette communication par rapport à mon père.

**M.M : Que sont ces vœux? C’était quoi ses vœux?**

**M.C.K** : Ses vœux…, c’était de nous voir bien grandir, faire des études, être utile aux autres, c’est ça. Toutes les valeurs traditionnelles rwandaises, d’une femme ou d’un homme; d’un enfant réussi quoi. D’un enfant réussi dans le sens… du contexte de notre pays. Donc je me sens toujours face à tout ça, mon père disait ça... Ce qui fait qu’au lendemain du génocide, avec cette autorité, cette disparition brutale, je ne savais pas quoi faire. Mais grâce aux conseils, grâce aux différentes interventions que mes parents faisaient tout le temps, j’ai pu vivre à travers tout ça. Donc c’est quelque chose qui m’aide beaucoup, voilà.

**M.M : Finalement ils t’ont donné une grande base.**

**M.C.K** : Oui, oui, oui. Ils m’ont vraiment donné une grande base. Et si aujourd’hui je suis vivante, si aujourd’hui vous me voyez devant vous, si j’ai pu tenir, c’est grâce aux efforts de mes parents au moment où j’étais avec eux. Et c’est pourquoi, tout le temps quand je vois les enfants qui ont perdu leurs parents pendant le génocide, au jeune âge, ça me fait mal au cœur parce que je sais qu’on peut se débrouiller grâce à ces souvenirs intériorisés. On peut tenir le coup. Alors je sais, il y a beaucoup d’enfants qui ont été abandonnés, à une année, à un mois, [toute une gamme d’âge], donc assez tôt. Et ces enfants-là, j’ai pitié d’eux…, je comprends ce qu’ils vivent. S’ils peuvent s’en sortir, c’est un miracle. Parce que moi j’ai pu tenir grâce à ces souvenirs. Chaque fois je les porte en moi, à chaque occasion. C’est ce qui me fait vivre finalement.

**C.V : Et pour quelqu’un qui n’est pas d’origine rwandaise…, c’est justement ces valeurs, ce qui t’a fait tenir. D’une façon plus concrète, est-ce que tu peux me les décrire?**

**00:15**

**M.C.K** : Oui, c’est vrai pour quelqu’un qui n’est pas Rwandais, c’est beaucoup. C’est beaucoup parce qu’il y a le regard de ton père, de ta mère, la façon dont ils te parlaient, le ton, la voix, l’expression du visage, c’est très global. Les mots qui sortaient tout le temps, les habitudes, les façons de faire... Et quand je parle de ma famille…, il y a mes parents, mais il y a aussi les amis de famille; il y a aussi les tantes, les grands-parents, c’est tout un mélange. Tout ce monde-là, le temps que tu vis avec eux, en tant qu’enfant, tu observes. Tu les vois en train de faire, tu vois comment ils se prennent d’une situation à une autre; même s’ils ne te parlent pas, tu vois comment ils réagissent, d’un événement à l’autre, d’une situation à l’autre. Tout ça, ça reste. Pour moi ça a resté…, et ça m’aide beaucoup. C’est difficile de décrire avec les mots, à moins qu’on fasse une recherche là-dessus [rires]…, pour décrire mieux d’une façon complète, ce n’est pas quelque chose de facile à faire. Ce n’est pas quelque chose à parler comme ça dans une entrevue et finir avec. C’est quelque chose de complexe, de mystérieux que l’on vit et qu’on intériorise sans même faire aucun effort. C’est finalement ce qui fait la personnalité d’une personne, dans le sens, dans le contexte de notre culture.

**M.M : Tu as évoqué la famille large. Justement j’aimerais te demander si tu as eu la chance de connaître tes grands-parents? Si tu as des souvenirs aussi de grand-mère, de grand-père? Du côté maternel aussi bien que paternel. Est-ce que tu as eu la chance de les côtoyer, est-ce que tu as quelques souvenirs que tu gardes encore de tes grands-parents ou de ta famille au large?**

**M.C.K** : Pour mes parents, les deux, les deux avaient perdu leurs parents, qui sont mes grands-parents; dans les années 59. Ils les avaient tous perdus, mais il y a une, ce que je peux appeler ma grand-mère, c’était la femme de l’oncle de mon père..., c’est elle-même qui a éduqué mon père, après, c’est elle qui est restée avec mon père. C’est elle qui s’est occupé de lui, après la disparition de ses parents dans les années 59, je ne sais pas exactement l’année mais c’est lors des événements de 1959. Parce que eux, ils habitaient à *Gikongoro*. C’est dans le Sud-Ouest…, c’est là l’origine de mon père. Et à *Gikongoro*, il se peut, je n’étais pas encore née; mais quand on lit l’histoire, quand on essaie de comprendre ce qui s’est passé, il se peut qu’en 1959 et les années qui ont suivi, il se pourrait qu’il y a eu un essai de génocide. Un essai de génocide, ce qui fait que *Gikongoro* a perdu, a connu le génocide même avant le génocide de 1994. Donc mon père et ma mère étaient d’origine de *Gikongoro* et avaient perdu une grande partie de leurs familles…, y compris leurs parents. Mais mon père a pu trouver la femme de son oncle. C’est elle qui s’est occupé de mon père et il l’a amenée à *Kibungo*, donc elle habitait tout près de chez nous; à *Kibungo* avec ses enfants. Ce que j’appelle les oncles et les tantes. C’est les enfants de la femme de l’oncle de mon père, c’est long.

**00:20**

**M.M : Finalement c’est la famille qui s’est occupé de votre père.**

**M.C.K** : Oui, du côté de mon père, c’était ça que je voyais comme famille. Et du côté de ma mère, j’ai connu les tantes de ma mère. J’ai connu les tantes de ma mère, ses sœurs aussi et ses frères, je les ai connus, et elle, heureusement même aujourd’hui, il y a une partie qui est restée, après le génocide de 1994. J’ai plusieurs oncles du côté de ma mère et plusieurs tantes, alors que du côté de mon père, c’est comme si le génocide de 1994 est venu éradiquer tout ce qui restait.

Donc du côté de mon père je n’ai pas vraiment de famille, pour l’instant, pas beaucoup. Donc je m’intéresse et je vis avec la famille de ma mère actuellement.

**M.M : Mais tu parviens quand-même à avoir des contacts?**

**M.C.K** : Oui. Je parviens à avoir des contacts, j’ai mon oncle qui est en France; deux tantes qui sont en Suisse et une tante qui vit en France aussi et au Rwanda j’en ai plein, les grands parents, les tantes de ma mère. Il y a une qui m’a marquée qui s’appelle *Alivera Beninka*…, c’est comme si elle s’est substituée en sorte de ma mère. Elle est ma grand-mère mais elle s’occupe de moi comme si je suis sa vraie fille… Ce qui fait que même ses enfants, je les vois comme mes grandes sœurs ou mes frères alors qu’ils sont mes tantes. Donc je me contente d’une vie comme ça. C’est ça. Et ils me donnent beaucoup d’amour, ils s’occupent de moi, ils m’appellent, ils font tout pour jouer le rôle des parents.

**M.M : Je me suis permise de rester un peu plus dans ta famille [rires]…, on essaye d’arriver parfois sur des souvenirs qui sont encore loin, je vais quand même revenir sur tes relations avec ton frère et tes sœurs. C’est encore des souvenirs mais avec un regard en arrière, avec la nostalgie qu’on peut avoir de temps en temps, qu’est-ce que tu gardes de la relation avec tes sœurs et ton frère? Je ne sais pas à quel âge exactement tu les as perdus…**

**M.C.K** : Je les ai perdus en 94, moi je suis née en 1971 et ma petite sœur Stéphanie était née comme deux ans après, donc ce qui fait qu’elle était une ado aussi, une adolescente…

**M.M : Dix ans peut-être…**

**M.C.K** : Non, plus que dix ans, parce qu’elle était à l’école secondaire. Elle étudiait dans une école privée à *Kigali*, à *« APAPE »*. Donc elle avait comme quinze ans, quelque chose du genre.

Et puis l’autre avait comme douze ans…

**M.M : Était en 6è primaire…**

**M.C.K** : Oui, genre 6ème primaire, 3è primaire…, nous, c’était trois enfants…étaient à l’école secondaire et deux autres étaient encore à l’école primaire. Donc avec ma sœur Stéphanie, c’est sûr on jouait beaucoup, on s’aimait, on se confiait, elle me demandait des conseils parce que j’étais l’aînée. Et moi je me sentais comme responsable du reste de mes sœurs et de mon frère. Donc moi, je me comportais toujours comme responsable d’eux. Et eux avec une certaine limite ils acceptaient oui ou non mon autorité…, donc c’était toujours comme ça. Mais qu’est-ce que je garde? Je garde l’innocence par exemple de ma petite sœur, celle qu’on appelait la cadette de la maison, elle s’appelait Claudine. Elle était la cadette, elle était gâtée, elle avait comme…, en 1994 je dirais qu’elle avait comme 8 ans, oui comme 8 ans…

**00 :25**

Et je garde son sourire, elle était belle…, elle avait de gros yeux, c’était une petite fille charmante, et très gâtée de la maison. Et je me rappelle quand on voulait demander quelque chose à mon père, si on voulait aller jouer quelque part, ou sortir de la maison, ou aller visiter les amis, on envoyait la cadette Claudine. Donc c’est elle qui allait demander des faveurs à notre père [rires]... Donc on savait que mon père ne pouvait rien refuser à elle. Il aimait jouer avec elle, donc tout le monde l’adorait. Donc…, si j’allais demander à mon père de sortir, c’est sûr qu’il ne pouvait pas accepter, mais en envoyant la petite sœur, on jouait sur la psychologie de notre père. En envoyant la petite sœur, elle avait des façons de…, c’est comme si elle jouait de la comédie. Elle avait une façon de se présenter devant le papa et de présenter la demande et la demande était accueillie [rires]..., donc c’était ça. Pour mon frère Jean-Pierre, il s’appelait Jean-Pierre, lui il était au petit séminaire de *Zaza*, en première année ou deuxième. Oui. Qu’est-ce que je garde de lui? Lui, c’est comme s’il avait pris le côté de papa, il aimait beaucoup faire des études, il était très, très brillant. Je garde de lui quoi ? La discipline. C’était un gars discipliné et qui était très responsable, il était encore jeune mais je le voyais comme quelqu’un d’un sens de responsabilité très développé. Et puis, c’est tout.

L’autre c’était Assumpta. Elle était petite. Elle était comme en 3ème primaire…, elle aimait rester à côté de ma mère. Elle ne voulait jamais se détacher de ma mère, elle voulait beaucoup la protection mais elle était aussi adorable. Ils sont tous adorables. Et je regrette de les avoir perdus comme ça, dans des circonstances pareilles.

**M.M : C’est difficile de se rendre compte qu’on parle de tout au passé.**

**M.C.K** : Oui, c’est très difficile.

**M.M : Comme j’étais encore dans ton enfance, je vais te ramener encore à l’Est du pays où est-ce que tu as grandi. Cette fois-ci pour poser un regard en arrière sur ton voisinage. On a parlé beaucoup de ta famille mais la famille a une influence sur le voisinage ou bien elle est influencée par le voisinage..., parfois on se dit : « ceci que j’ai connu en mon enfance me manque ou ça ne me manque pas du tout ». Comment est-ce que tu te vois là où tu as grandi? Comment est-ce que tu vois ta famille dans ce coin-là de ton enfance?**

**M.C.K** : Moi donc, comment je me vois? Nous, on était une famille quand même de standing moyen, parce qu’on avait des champs, des vaches, donc du côté de la vie, on n’avait pas beaucoup de problèmes, disons alimentation, trouver du lait, on avait une certaine aisance; pas beaucoup mais quand même, on avait une certaine aisance par rapport à tout ça. À trouver à manger, trouver à boire, ce n’était pas difficile et puis il y avait mon père, qui était quelqu’un qui avait fait ses études, qui était quelqu’un qui enseignait à l’école primaire; ce qui fait qu’on a mené une vie moyenne, bien, par rapport aux paysans, si je peux dire, aux gens qui… par rapport à beaucoup, beaucoup des membres de l’entourage. Et puis…

**00 :30**

Nous, on habitait tout près de l’église, à la paroisse. On était tout le temps en contact avec les prêtres, il y avait aussi une communauté des religieuses, les sœurs des *« Benebikira »*. C’est même cette paroisse qui était responsable de l’école primaire de *Nyarubuye* où on a tous fait l’école primaire. Donc le matin, on devait aller à la messe, je me rappelle oui, chaque jour [rires]…, avec la discipline de mon père, on devait aller à la messe. On devait aller faire la lecture de l’Évangile à la messe, là c’était moi [rires]..., mais quand même comme on était dans la campagne, le matin je devais aller chercher de l’eau, puiser de l’eau, c’est loin monter les montagnes, avec de grosses pierres, avec un jerrican au-dessus de la tête, déposer l’eau à la maison, comme vers sept heures… On se réveillait très tôt le matin. Donc si je ne suis pas allée puiser de l’eau, je devais nettoyer la maison et la cour, partout avant d’aller à la messe. Et la messe commençait à sept heures. Donc à sept heures je suis à la messe bien et à huit heures, c’est là où commençait l’école primaire. Et comment je me vois ? On a évolué dans cet environnement-là, où l’église dominait. Donc on devait aller participer dans ces activités-là, parce que c’était comme si, c’était un peu lié même à l’éducation, à l’école…, le curé c’était lui le responsable de l’école primaire, toute la gestion de l’école c’était la paroisse, donc on était coincé là-dedans. J’ai évolué dans des circonstances comme ça, on n’avait pas beaucoup de possibilités d’aller jouer avec les enfants de l’entourage. Parce qu’on n’était pas très à l’aise dans le contexte culturel des ethnies au Rwanda. Donc les ethnies, *Hutu-Tutsi*, ça avait un grand impact, dans la région il y avait beaucoup de *Hutu* qui nous entouraient. Donc on n’était pas très, comment dire, très libre. Il y avait des limites..., donc j’ai évolué dans tout ce contexte-là.

**M.M : Et quand tu poses encore une fois un regard en arrière, tu dois te dire, on n’était pas plus porté à aller jouer, à aller les voir à cause des réserves qu’on avait un peu des ethnies..., mais comment est-ce que les parents, comment est-ce que tu as su qu’ils étaient de l’autre ethnie? Comment est-ce qu’un enfant de ton âge qui est en train de grandir, finalement se rend compte que c’est différent?**

**M.C.K** : Je ne me rappelle pas en quelle année, ou quel âge j’avais, quand je me suis rendue compte mais quand je me rappelle de mon enfance…, je me vois toujours coincée dans ce contexte *Hutu-Tutsi*. Je ne sais pas à quel moment, je ne sais pas…, j’avais quel âge, mais je ne vois pas un moment où je n’étais pas au courant. Peut-être quand j’ai commencé à raisonner, à prendre conscience des choses, le contexte-là existait. C’est ce que je peux comprendre pour le moment. Et comme on commençait l’école primaire à l’âge de sept ans et à sept ans, dès la première année de l’école primaire, il y avait des fiches qu’on devait remplir, chaque élève avait une fiche. Et sur cette fiche c’était écrit son ethnie. Et on nous demandait tout le temps notre ethnie. Et si tu ne le savais pas, on te demandait d’aller demander à tes parents. Et tes parents te disaient que tu étais *Hutu* ou *Tutsi*. Et de retour à l’école tu devais dire…

**00:35**

Moi je suis *Hutu* ou moi je suis *Tutsi*. Donc ce qui fait que dès le jeune âge, à l’âge de sept ans, je savais que j’étais Tutsi parce que je devais le déclarer à mon enseignant. Et je me rappelle, les *Tutsi* n’étaient pas vraiment beaucoup dans ma classe. C’était comme…, deux ou trois filles dans la classe et on était mal vue, on nous regardait…, on était très peu, la majorité de la classe était des *Hutu*, on avait honte même de dire que…, j’étais *Tutsi*. J’avais honte de le dire. Parce que même on vous regardait comme si vous n’êtes pas des hommes normaux ou des individus normaux. Donc on était mal vu, chaque fois et à chaque année, en première année on nous demandait ça, en deuxième année, troisième, jusqu’à la fin de l’école primaire. Chaque fois que tu commençais une nouvelle année de l’école primaire, on te posait la même question. Et chaque fois, on était très gêné. On était très gêné à cause du regard des autres et dans la récréation on vous pointait du doigt : tel est *Tutsi*, telle est *Tutsi*. Donc c’était une situation difficile à gérer quand on est enfant. C’est vrai des fois on ne se rend pas compte; on oubliait vite et on jouait mais pour le moment quand je me rappelle je vois à quel point on n’était pas libre, à quel point on n’a pas pu jouir de notre enfance.

**M.M : Puis les enseignants dans tout ça, une fois qu’ils avaient su qui était *Hutu*, qui était *Tutsi*, est-ce que toi tu trouves qu’ils vous ont quand même traités au même égal? Ou bien qu’il y avait une certaine différence dans la façon dont ils vous traitaient quand ils avaient su qui vous étiez?**

**M.C.K** : Jusqu’à la fin de l’école primaire, je n’ai rien remarqué de la part des enseignants. Eux ils remplissaient les fiches, ils ne pouvaient rien faire. Et des fois c’était même des enseignants *Tutsi* qui faisaient ça, qui nous demandaient ça. Ils n’avaient pas le choix, ils savaient toutes les conséquences mais c’était la norme, donc ils ne pouvaient pas faire autrement. Non, je ne vois pas de violence, je ne vois pas de quelque chose de la part des enseignants à l’endroit de moi ou des autres, à ma connaissance.

**M.M : Qu’est-ce que tu gardes encore une fois de tes enseignants? Est-ce que tu trouves qu’il y en a qui t’auraient marquée plus que les autres, qui t’auraient motivée plus que les autres?**

**M.C.K** : Oui…

**M.M : Comme…**

**M.C.K** : Je me rappelle d’un enseignant…, qui m’a enseignée à l’école primaire, 4ème ou 5ème année, il s’appelait Antoine Mpangaje, il était brillant, il aimait le cours de français et le cours des mathématiques et moi j’aimais les mêmes cours et je les réussissais très bien, donc je garde sa façon d’enseigner, comment il était enthousiaste, comment il nous intéressait. Et chaque fois, quand on allait faire le cours de français ou de mathématiques c’était un grand plaisir. Donc c’est pourquoi j’ai des souvenirs de lui. Il enseignait bien…, j’aimais ces cours- là à cause de lui. C’était un plaisir de faire ce cours avec lui. Et j’ai un autre souvenir de mon père… C’était en 1ère ou 2ème, l’apprentissage de l’écriture. Je trainais à apprendre à lire et à écrire, je ne sais pas pourquoi, j’écrivais à l’envers les lettres, A, B, C…, j’écrivais à l’envers et mon père comme il était enseignant, il s’est occupé de moi pendant longtemps, pour m’apprendre à lire et à écrire convenablement. Quand il rentrait il amenait des livres de lecture, et c’était un moment dur pour moi.

**00:40**

Je détestais ce moment que je passais avec lui, le matin très tôt [rires]…, en train de m’enseigner à lire et à écrire. Je n’y arrivais pas, il m’imposait, il voulait que je le sache à tout prix, non c’était dur [rires]...

**M.M : Et ça a donné ce que ça a donné.**

**M.C.K** : Oui par après, ça a donné ce que ça a donné. Mais et comment ? [Rires]… Ce n’était pas agréable…

**M.M : Je vais continuer dans le sens des études…, comment ça se faisait le passage du primaire au secondaire?**

**M.C.K** : C’était dur, très dur avec le système de quotas. Le système de quotas, c’est…, il y avait un nombre, ils devaient…, donc c’est le Ministère de l’Éducation qui s’occupait de tout ça, les Tutsi n’avaient [pas ?] droit d’accéder aux études après le primaire, c’était dur que les Tutsi trouvent une école secondaire. Et je pense que c’était préétabli, ils avaient tous les mécanismes, ils avaient mis tout en œuvre pour limiter les Tutsi. Même si tu étais brillant, même si tu avais 90%, quand tu étais tutsi, parce que c’était marqué sur les fiches et c’est le Ministère qui gardait les fiches, donc ils contrôlaient tout. C’était très difficile. Moi pour aller à l’école secondaire, j’ai doublé. La première fois, je n’ai pas pu et comme mon père savait que j’étais en mesure, il m’a fait redoubler la 6ème année. Et la deuxième fois, ça a marché. J’ai pu gagner, il avait fait des réclamations parce qu’il était dans le système d’enseignement. Il était allé voir l’inspecteur, il lui a dit : « Qu’est-ce qui s’est passé, je veux voir les résultats de ma fille, je ne comprends pas pourquoi elle n’a pas gagné, elle est intelligente, je ne suis pas d’accord avec le fait qu’elle n’a pas pu passer ». Donc il a fait un combat et j’ai redoublé l’année et j’ai pu passer, la deuxième fois. J’ai eu l’école secondaire. Je suis allée faire l’école secondaire à *Zaza*, à *l’École Normale Primaire de Zaza*. C’était en 1986 ou 87.

**M.M : Donc il y avait un examen de passage et puis…**

**M.C.K** : Oui. Il y avait un examen de…, je ne me rappelle pas comment on l’appelait, mais en 6ème année…

**M.M : Un examen d’admission…**

**M.C.K** : Un examen d’admission. On se rencontrait sur une des écoles primaires choisie, mon école était tout le temps choisie dans la région et tous les autres enfants qui venaient des écoles primaires environnantes venaient passer les examens avec nous. Il y avait…, on devait s’asseoir dans des locaux, on devait utiliser les numéros pour faire semblant qu’ils vont être justes mais…, entre les guillemets…

**M.M : …, pour ne pas être identifié…**

**M.C.K** : Oui, mais entre les guillemets…, c’est ça.

**M.M : Quand tu choisissais ton école secondaire, est-ce que tu savais d’emblée à quelle carrière tu te prédestinais? Tu savais déjà ce que tu veux faire dans la vie…, ou bien c’est plus tard que tu…**

**M.C.K** : Oui, il y avait des choix. Il y avait des choix qu’on spécifiait sur les fiches. C’est quelque chose qu’on préparait avant. Il y avait la date du test mais arrivé en 6ème primaire, on remplissait des fiches, je ne sais pas…, peut-être quelque chose comme inscription au test, quelque chose qu’on peut comparer à l’inscription pour pouvoir passer ultérieurement le test…, là on te demandait de faire trois choix, on avait le droit de faire trois choix. Et moi j’avais choisi *l’École Normale Primaire*…

**M.M : C’était pour l’enseignement ?**

**M.C.K** : C’était pour l’enseignement et les sciences économiques et le troisième choix c’était quoi? Quelque chose comme l’infirmière, je pense…

**00:45**

Selon la note que tu as obtenue, on te donne le premier, le deuxième ou le troisième choix. Et moi j’ai été chanceuse, mon premier choix, qui était *l’École Normale Primaire* a été exaucé…, je suis allée faire mes études secondaires. Donc là, *l’École Normale Primaire* c’était comme…, on formait les futurs enseignants. Donc on apprenait la méthodologie, comment on enseigne, la psychologie, donc on apprenait tout ce qui va avec l’encadrement des enfants du jeune âge, de l’école primaire. Donc les gens qui faisaient mon école, c’est des futurs enseignants et des futures enseignantes des écoles primaires…

**M.M : Donc si je comprends bien, tu as fait tes études secondaires pour l’enseignement, est-ce que tu as fini ça, puis tu es allée en enseignement plus tard?**

**M.C.K** : J’ai commencé en 87, non 86, on faisait six ans, donc ce qui fait que j’ai terminé en 93 et j’ai enseigné comme six mois. J’ai fini l’école secondaire en juillet 93 et de juillet 93 en avril 94, c’est dans cette période-là que j’ai enseigné. Et j’ai enseigné à l’école secondaire de *Nyarubuye*, c’était une école des parents, qui s’appelait « *APENYA* » [Association des Parents de l’École secondaire de *Nyarubuye*]. Donc c’était comme une sorte d’association des parents.

**M.M : Une école privée?**

**M.C.K** : Oui c’était privé. Donc j’ai pu enseigner là pendant quelques mois, juste avant le génocide.

**M.M : Si je suis bien le processus, tu n’avais pas besoin d’aller à l’université…**

M.C.K : Non, pour enseigner à l’école secondaire privée, je ne sais pas moi, ils m’ont acceptée.

**M.M : La formation était suffisante…**

**M.C.K** : Oui, c’était suffisant, disons [rires]…

**M.M : Avant qu’on quitte la tranche de ton secondaire, de ton adolescence. J’aimerai te voir encore poser un regard en arrière, sur le contexte d’une fille de seize, dix-sept ans; qui grandit, je ne sais pas, parfois tu peux rentrer à la maison à chaque fois ou tu peux rester, ici on dit : « pensionnat », là-bas c’est : « internat »; je ne sais pas dans quel système tu as…**

M.C.K : Moi j’ai vécu l’internat. J’ai vécu l’internat et c’était bien, c’était une école encadrée par les religieuses. La directrice c’était une religieuse et en plus elle était *tutsi*. Donc on était bien gâté, c’était à *Zaza*, à côté il y avait l’école…, *le Petit séminaire de* *Zaza*, là aussi c’était les *Tutsi* avec l’église catholique qui formait les futurs prêtres. Là c’était un environnement bien. Mais de l’autre côté, il y avait aussi l’école, *le Groupe scolaire de* *Zaza*, là c’était les *Hutu* [rires]..., mais nous comme école, on était les amis du Séminaire. Donc c’était bien, la directrice était bonne. Et elle quand même, j’ai pu vivre des événements…, j’ai pu remarquer qu’elle nous conseillait comme des petites filles *tutsi*, qui ne devraient pas s’amuser, qui ne devraient pas…, comment dirai-je? Donc elle…, quand tu faisais une erreur, quelque chose comme toutes les adolescentes…, elle disait : *« Toi aussi? Comment tu oses »*? Tu vois?

**M.M : Oui…**

**M.C.K** : Donc c’était quelqu’un qui tenait, qui nous voyait comme d’un autre regard.

**M.M : Moi j’ai compris. Mais je ne sais pas si Carole a saisi. Quelqu’un qui es *Tutsi* comme toi, qui te voit faire une gaffe, qui te dit : « Toi aussi, comment tu oses faire ça… » ? Qu’est-ce qu’elle voulait vous dire par là?**

**M.C.K** : Elle voulait nous dire : « Vous, vous êtes dans une situation qui n’est pas…, ne vous laissez pas faire. Vous avez une chance de trouver cette école, ne gâchez pas votre chance, parce qu’il y a beaucoup d’autres filles…, qui n’ont pas eu la même chance que vous ». Parce que ce n’était pas tous les Tutsi qui étaient admissibles à l’école secondaire. Et là, si tu faisais des erreurs, si tu devenais indiscipliné, si tu manquais aux règlements de l’école, tu pouvais être renvoyé. Alors c’est pourquoi, elle comme elle était Tutsi, elle nous disait : « Vous, comment vous osez faire ça »? Si jamais, tu tombes en erreur…, elle savait comment communiquer avec nous d’une façon spéciale ou particulière à cause de cette liaison-là.

**00:50:42**

**M.M : Donc vous aviez une complicité…**

**M.C.K** : Oui, une sorte de complicité…

**M.M : …, elle était sévère pour vous faire comprendre que quand-même vous devez travailler fort…, que ce n’est pas un acquis.**

**M.C.K** : Exactement.

**M.M : Et les élèves qui étaient avec toi au secondaire, le lien d’amitié…**

**M.C.K** : Oui ça se passait très bien. Le lien d’amitié c’était bien, on se faisait des amis, c’est l’âge où on se fait des amis. Et même actuellement, je garde très peu d’amies que je me suis faites à ce moment-là.

**M.M : Aussi bien *Hutu* que *Tutsi*?**

**M.C.K** : *Hutu* non [rires]... Malheureusement non. Elles sont là mais avec le génocide…, c’est comme si on avait tout oublié mais avec le génocide de 94, ça a ravivé tous les souvenirs. Même si elles sont là mais je n’ai pas à aller parler avec elles. Je n’ai rien à leur cacher. Tout est clair. Oui. Même il y a deux filles que j’ai rencontrées à l’université, qu’on avait fait le secondaire ensemble, je ne les ai pas considérées. Je les ai laissées et elles aussi, elles avaient peur de m’approcher. Donc je les ignorais et elles aussi m’ignoraient. Parce que vous voyez, à la fin de l’école secondaire, j’avais terminé bien mes études secondaires, j’étais comme la troisième de la classe, mais je n’ai pas pu…, à la fin de l’école secondaire on devait encore passer un test, pour être admise à l’université. J’ai passé le test, j’étais confiante que je l’ai gagné. Je ne sais pas, peut-être je me trompe mais, sur la liste qui est sortie, je n’étais pas sur la liste pour continuer l’université. Et eux, ils étaient derrière, derrière moi et ils ont passé le test. Je me suis dit, c’est parce qu’ils sont *Hutu*, peut-être je suis…, peut-être c’est vrai ou non, mais c’est ça l’idée, c’est tout ce que j’ai pu comprendre. Et après le génocide, elles sont revenues refaire l’université. Et moi je me suis réinscrite encore à l’université et on s’est rencontrée. Et il y avait une sorte d’ignorance mutuelle. On ne pouvait pas communiquer…, tout était encore chaud, tout était clair. Il n’y avait plus de diplomatie à jouer.

**M.M : Et moi je vais te demander, comment est-ce que tu as vu venir 94? Comment tu as vu venir le génocide?**

**M.C.K** : Oh mon Dieu, quelle question ? [Rires]… ! En fait 94 n’est pas venu comme de la pluie qui tombe, ça s’est préparé avant. Moi je me rappelle, même quand j’étais à l’école secondaire à *Zaza*, donc dans les années 90, quand les *Inkotanyi* ont attaqué pour la première fois, le 1er octobre 1990, ça a secoué toutes les couches de la population; y compris les étudiants, les enseignants, tout le monde était au courant de cette attaque et des réactions qui se faisaient partout dans le pays. Et je me rappelle aussi de la mort du général *Fred Rwigema*. C’est lui qui commandait les forces du *« FPR »* et quand il est mort, au *Rwanda*, ils ont célébré. Et quand ils célébraient c’est comme s’ils nous prouvaient de l’échec, tout *Tutsi* qui était présent au *Rwanda*.

**00:55:06**

Je me rappelle d’un événement à *Zaza*, à l’école secondaire où j’étais, ils ont organisé quelque chose qu’ils ont appelé l’enterrement de *Fred Rwigema*. Là, j’étais je pense en 4ème année, 3ème ou 4ème année et ils ont organisé l’enterrement, tous les enseignants, tout le corps professoral, tout le monde qui travaillait à cette école-là et les étudiants y compris. Ils ont organisé une marche, dans laquelle on a participé, et on est allé sur l’autre colline, là où on appelle *Karembo*, je ne sais pas si tu connais *Karembo*… Donc on est monté à *Karembo*, ils avaient pris des nattes [*imisambi*]... Traditionnellement dans notre culture, on enterrait les gens, les morts, on les enterrait enveloppés dans des nattes, dans les campagnes. Et eux ils ont pris des nattes, ils les ont pliées et ils nous ont données ces nattes, on les a portées sur notre tête, comme quoi on allait enterrer *Rwigema*. Et ils ont donné aux Tutsi, moi j’ai porté une natte au-dessus de ma tête, mes autres copines aussi, je me rappelle de Judith, Angélique, tout le monde. Nous avons porté des nattes sur nos têtes, c’était une façon de nous humilier, devant cet événement :« Le Fred, le Mr Fred est mort ; vous, vous êtes les sympathisants, vous êtes relatives à lui »…, alors qu’on ne le connaissait même pas. On entendait parler de tout ça, on ne connaissait pas *Rwigema*, mais eux, ils croyaient que…, c’est comme si on travaillait, on était des gens de sa famille. Donc pour nous humilier, on a porté ces nattes-là et on est allé les enterrer à une montagne à *Karembo*. Je me rappelle de cet événement-là.

Donc pour vous dire que le génocide s’est préparé et le malaise a commencé très tôt. Donc de 1990 jusqu’à 1994, toutes ces quatre années c’était un calvaire pour tout Tutsi qui vivait au *Rwanda*. Et moi j’ai vécu ce calvaire à l’école secondaire, parce que j’étais encore à l’école secondaire. Je me rappelle aussi…, les voyages pour aller à l’école ou retourner à la maison, c’était dur. On utilisait les autobus et pour rentrer à l’autobus, des fois on nous demandait les cartes d’identité. Il y avait des militaires pour contrôler. Il y avait des barrières partout dans le pays. Depuis 90, il y avait des barrières partout dans le pays et pour monter à bord, il fallait montrer son identité. Et quand ils trouvaient que tu étais *Tutsi*, des fois ils te mettaient à côté… Et c’est fini, on allait t’emprisonner, on allait te tuer, tout pouvait se poursuivre. Et nous, qu’est-ce qu’on faisait? Mes parents nous avaient prévenus de cacher nos cartes d’identité ; « ne jamais montrer ta carte d’identité ». Donc avant chaque voyage, il fallait s’assurer que sa carte d’identité est bien cachée, on mettait tout près la carte d’étudiant. Quand on nous demandait la carte d’identité, on dit : *« oh, je l’ai oubliée à l’école »* ou si je venais de l’école pour rentrer à la maison, *« oh je l’ai oublié à l’école…, une copine me l’a prise, je ne l’ai pas mais j’ai la carte d’étudiant »*, et je montrais la carte d’étudiant. Or sur la carte d’étudiante, il n’y avait pas d’ethnie, alors que sur la carte d’identité, il y avait l’ethnie *Tutsi*. Donc c’est comme ça qu’on jouait des fois, et des fois ils acceptaient, des fois ils te demandaient d’aller à côté, et tu essayais de monter à bord d’un autre autobus, donc on faisait des jeux **[01 :00]** de cache-cache avec eux pour pouvoir rentrer. C’était des moments très difficiles. Rentrer à la maison de l’école, ou aller à l’école c’était dur, et les parents étaient très inquiets tout le monde est très inquiet. Donc les quatre années ont été tout un calvaire.

**M.M : Et puis finalement donc [inaudible]…, tout ce qui se passe en 94 tant bien que mal, on a survécu là-dedans, on arrive en 94, comment ça s’est passé 94 dans ta famille?**

**M.C.K** : Oh mon Dieu, que dirai-je? 94, donc moi j’enseignais, j’avais fini mes études secondaires en 93 [en juin ou juillet], moi j’étais à la maison. C’est mes petites sœurs et mon frère qui étaient encore aux études. Comme je n’avais pas réussi le test pour aller à l’université, je me suis cherché un travail, j’enseignais à cette école-là, à *l’APENYA*. Et en 94, c’était en Avril, c’était les vacances, même les enfants qui étaient à l’école secondaire, à *Kigali* ou à *Zaza*, ils étaient tous à la maison. C’était les moments des vacances. Ça a commencé donc le 7 Avril, le 6 Avril, le soir, la nuit, l’avion s’est écrasé, et puis ils ont déclaré un état d’alerte partout au pays. Donc ils ont donné des communiqués partout comme quoi, personne n’a le droit de bouger, il fallait rester là où on était. Et là, ils ont installé des barrières partout avec les militaires partout au pays. Sur tous les coins, sur toutes les rues, sur toutes les routes, il y avait des barrières pour contrôler les mouvements des personnes. Et nous on était à la maison. Quand on a eu la nouvelle, c’est sûr on s’attendait à mourir depuis quatre ans, depuis 90, tout *Tutsi*, c’était évident la mort. La mort était partout, parce qu’il y a eu des massacres partout, dans les *Bigogwe [Abagogw]*, avec tout ce qui s’est passé dans le *Bugesera*, avec tout ce qui s’est passé partout, donc la mort était évidente. Et quand l’avion est tombé, là on s’est dit, *« c’est fini.* Là ça va être…, c’est fini !». C’était clair. Le message était clair qu’on allait mourir. Et nous, à *Nyarubuye*, ça a trainé un peu parce que…, c’était le 15 ou le 16 où les événements se sont déroulés. Parce que les gens s’étaient regroupés dans l’église, dans la paroisse. Comme je vous ai dit, on habitait tout près de la paroisse, à la *Paroisse de* *Nyarubuye*, donc on s’est réfugié dans la paroisse croyant qu’on va être sauvé. On priait, on restait là, on faisait des prières, ils venaient de temps à temps jeter des coups de pierre, mais le jour même où on a tué les gens c’était le 15. Là c’était des militaires qui sont venus avec les *Interahamwe* qui les accompagnaient. Donc ils sont venus tuer, ils ont utilisé des machettes, ils ont utilisé des lances, ils ont utilisé des fusils, et il y avait beaucoup de monde. Il y avait les gens de la localité de *Nyarubuye*, mais aussi des localités avoisinantes. Comme les gens de *Mushikiri*, il y a la localité qui s’appelle *Mushikiri*, les gens de *Kankobwa*, *Bwiyorere*, donc tout le monde était venu à la paroisse, à la grande paroisse de la région pour chercher le refuge. Donc là le 15, ils ont attaqué avec l’appui des militaires mais c’est les *Interahamwe* qui étaient aussi armés avec des lances, avec des massues [01:05], avec toutes sortes d’objets pour tuer. Et je me rappelle qu’ils ont même utilisé, comment on appelle « u*rusenda »*?

**M.M : Poivre…**

**M.C.K** : Du poivre, des épices, du poivre pour essayer de voir qui était encore vivant. Ils ont jeté, pour que quand tu sens le poivre, et que tu …

**M.M : Tu éternues…**

**M.C.K** : Tu éternues, comme ça, ça montrait les individus qui étaient encore cachés, qui agonisaient. Donc ça été terrible, le 15 et le 16. Et les rescapés de ces massacres se sont cachés partout dans la brousse. Parce que l’église est entourée des forêts des eucalyptus, on s’est caché un peu partout en attendant le secours des forces du *FPR* parce que le *FPR* n’était pas loin. Ils avançaient aussi vite, parce qu’ils savaient qu’il y avait des gens qui étaient en train d’être tués ; donc jusqu’au secours finalement du *FPR*, c’est là où on s’est dit : « Ouf, on est survivant! Là on peut… ». On ne savait pas ce qui s’est passé. Là on ne savait pas qu’on a perdu toute la famille, là tu étais seule dans la situation-là, et quand tu…, c’est l’après, après qu’on a découvert qu’on a perdu tel…, tu te disais des fois, peut-être quelqu’un d’autre de ma famille a pu survivre, des années et des années. Moi je me rappelle, j’ai passé beaucoup, beaucoup d’années à croire que je vais retrouver quelqu’un de ma famille. Il y avait après le génocide, il y avait des camps un peu partout dans le pays. Des camps de réfugiés à l’intérieur du pays, mais aussi il y avait des camps à l’extérieur en Tanzanie, au Burundi, au Congo, il y avait des camps. Et dans ces camps, des fois on trouvait des *Tutsi*, c’est vrai que c’était la plupart des *Hutu* qui s’étaient réfugiés là-bas mais il y avait des fois des *Tutsi* qui se faufilaient au travers et qui arrivaient dans ces camps-là. Et moi je me suis toujours dit, j’ai tardé à accepter ma situation en me disant peut-être dans le camp en Tanzanie, parce que nous on habitait tout près de la frontière de Tanzanie, je me disais peut-être une de mes sœurs ou mon frère a pu se faufiler. J’ai passé des années et des années avec cette confusion-là. Et quand on a fermé les camps, les camps des réfugiés partout, c’est là où je me suis rendue que je n’avais personne. Donc ça m’a pris beaucoup, beaucoup d’années d’accepter cette triste réalité. Ça m’a pris vraiment des années. Chaque fois j’avais des confusions en moi, je me disais : « je vais rencontrer quelqu’un ». Je me rappelle surtout en 95, 96, 97, des fois quand je me promenais dans la ville de Kigali, j’ouvrais les yeux fort, je regardais un peu partout pour voir quelqu’un de ma famille. Pour avoir…, je croyais toujours à un miracle. Donc chaque fois j’écoutais les radios, tout le temps, je lisais…, surtout l’heure des communiqués pour voir si quelqu’un de ma famille est en train de demander…, quelque chose du genre. Donc j’ai passé beaucoup d’années de confusion comme ça, mais malheureusement par après je me suis dit : « Oh pauvre…, c’est ça, tu dois accepter ».

**M.M : C’est dur, mais…, je me sens mal à l’aise, mais je vais quand-même te poser la question. Je suis en train de me créer la scène de *Nyarubuye* à l’église. Tu es partie, avec ta famille, tes trois sœurs, ton frère, ta mère et ton père, j’imagine que vous étiez à une même place. Quel réflexe quand l’église est attaquée, quand vous voyez les miliciens arriver? [01 :10] Si je te vois ici, si j’arrive à te parler, c’est que tu as eu le réflexe de faire quelque chose et tu as réalisé plus tard que les autres n’ont pas fait la même chose peut-être, puis tu apprends. Quel réflexe? Qu’est-ce que tu as fait, où est-ce que tu es allée? Où est-ce que tu t’es retrouvée par après? Qu’est-ce que tu as su par après?**

**M.C.K** : Qu’est-ce que j’ai fait? En fait on n’a rien fait. Quelle réaction? Quand ils attaquaient, tout ce qui t’envahissait c’est la peur, tu tremblais, tu pensais à la mort, tu pensais à comment tu vas mourir, il arrivait même un moment où tu ne pouvais plus penser. Tu es envahi complétement par la peur, c’est comme s’il y a de l’électricité qui te prend. Je me rappelle quand, pour ouvrir les portes, là où les gens se cachaient, ils utilisaient des machettes mais aussi des haches [*amashoka*]…

**M.M : Oui des haches…**

**M.C.K**: Ils utilisaient des haches pour couper les portes, ils utilisaient n’importe quoi. Je me rappelle le moment où la porte allait tomber, donc on les a attendus pendant longtemps en train de couper, d’essayer d’enlever cette porte de protection, pour finalement arriver là où on était. Donc là, c’est la peur, tu penses plus, tu ne pleures pas, tu n’as plus de pleurs [larmes] à couler, tu es là, tu attends la mort. Dehors on entendait des fusils, des coups de fusils, des cris des gens, des grandes personnes, des enfants, tout le monde criait. Et là, toi tu es là, tu attends qu’on ouvre la porte qui te protège pour finalement te tuer. C’est un moment dur. Moi qu’est-ce que j’ai fait? Je n’ai rien fait. Ils ont ouvert la porte, ils ont finalement…, la porte est tombée sur nous et on est sorti. Et puis, avant même de mettre à mort les gens, ils sélectionnaient d’abord les gens…, il y avait des gens qui étaient connus, qu’ils recherchaient. Moi j’ai eu quand-même la chance, parce que là où j’étais, juste comme deux jours avant le génocide, moi j’étais partie visiter les amis. Je n’étais pas à la maison quand ça s’est passé. Donc comme je n’étais pas…, j’étais dans un milieu où je ne suis pas très connue. Quand ils ont ouvert la maison, ils cherchaient la fille de tel, ils cherchaient tel, donc il y avait des individus très recherchés, et moi je n’étais pas parmi ces individus-là. C’est en fait finalement ce qui m’a sauvée. C’est que là où j’étais, je n’étais pas connue. Personne ne s’intéressait à moi et j’ai pu faufiler alors. C’est là que j’ai pu faufiler, parce que sinon…, donc j’ai pu faufiler, je suis sortie, je suis allée me cacher dans la brousse. Je suis restée dans la bourse pendant longtemps, et là je me rappelle je portais un pantalon, il a fallu que je cherche un pagne parce qu’un pantalon ça montre aux gens que t’es civilisé dans cette région-là. Il a fallu que je me déguise en une vieille femme. En une vieille femme, je dirai de soixante-dix ans ou cent ans. Donc je marchais [posture courbée]…, je marchais pas haute, donc je portais des pagnes, je me suis…, j’ai essayé de tout faire pour me déguiser, pour ne pas montrer mon visage, pour ne pas montrer ma face. Donc j’ai mis, comme les musulmans, [geste de se couvrir la tête], et en même temps je devais tout faire pour apparaître comme une vieille dame, comme quelqu’un qui n’a pas de vie, à qui tu ne peux pas t’intéresser. Donc c’est comme ça que j’ai pu passer et je ne mange pas, je cherchais à boire et je ne trouvais pas à boire. Et je me rappelle d’un jour où j’avais vraiment, vraiment soif. Qu’est-ce que j’ai fait ? Il y avait des…, j’étais dans la brousse, vous voyez …, *« urume »* c’est quoi?

**M.M : La rosée du matin…**

**M.C.K** : La rosée, oui, donc je prenais la rosée du matin [01:15] et je léchais. C’est ça que je…, oui, je léchais. Je léchais la rosée du matin pour calmer ma soif.

**C.V** : Tu étais seule dans la brousse?

**M.C.K** : Oui j’étais seule. Et la bonne chose dans tout cela, c’est qu’on entendait les *Inkotanyi* avancer, les coups de fusil des *Inkotanyi*. On les entendait avancer, avancer, à un certain moment j’ai senti un silence dans mon entourage, personne ne bougeait, parce que tu devais te cacher tout le temps, parce qu’il y avait des gens qui passaient, les *Interahamwe* qui passaient partout et moi un bon jour, j’ai entendu un silence particulier, donc ce qui veut dire que les *Interahamwe* étaient partis. Comme deux jours après, je me suis dit : « Oh mon Dieu, qu’est-ce qui…, je suis la seule au monde qui reste, comment se fait-il »?Je n’entendais rien, rien. Et j’ai eu peur, j’ai eu peur de rester toute seule au monde et qu’est-ce que je fais, je me suis dit : « Oh mon Dieu, je dois sortir de cette situation-là ». Je suis sortie de ma cachette, j’ai essayé de m’orienter pour voir si je peux trouver une personne qui marche, ou un cri, quelque chose qui peut me prouver la présence des humains. Donc j’ai…, en essayant de sortir, je trouvais partout des cadavres partout, partout des cadavres, je passais, c’est là où que j’ai vu que les *Inkotanyi* ont pris la région. Donc les *Inkotanyi* avaient pris la région, comme deux ou trois jours avant et moi je n’étais pas au courant, parce que je me cachais. Donc les *Interahamwe* étaient partis, c’était moi qui restais, donc j’ai trouvé…, j’ai rejoint les forces *Inkotanyi*, parce qu’on connaissait leurs habits et quand j’ai vu le camp de là où ils étaient, j’ai vu les militaires, mais il fallait différencier, il fallait s’assurer que c’est les militaires des *Inkotanyi* ou si c’est le camp des *ex- FAR ]Forces Armées Rwandaises]*. Donc il fallait être clair et être…

**M.M : Vigilante finalement…**

**M.C.K** : Vigilante. Oui. Et les *Inkotanyi*, on les reconnaissait par leurs uniformes. Ils portaient un chapeau différent des autres Forces Armées Rwandaises. Et quand j’ai vu le chapeau du militaire d’*Inkotanyi*, oh, je me suis dit : « Est-ce que je rêve? Est-ce que c’est vrai? Est-ce que c’est des Inkotanyi? Qu’est-ce qui m’arrive »? Je me suis sentie…, j’ai senti une sensation particulière, je ne sais pas si je peux dire que j’ai senti un plaisir, mais je me suis sentie un peu différente. Et j’ai avancé vers cet homme-là et lui il m’a regardée. Et quand j’ai avancé, je criais partout : « je ne suis pas Interahamwe, je ne suis pas Interahamwe », puis il m’a vue, pas enthousiaste, il m’a juste vue comme ça et moi je l’ai vu, je l’ai approché, j’étais toujours dans ma forme déguisée…

**M.M : De vieille femme…**

**M.C.K** : Oui, on ne pouvait pas me reconnaître, et là j’ai pu me relever, peut-être au début il ne savait pas que je suis une personne. Parce que j’étais comme ça, [position courbée], en train de faufiler, et je l’ai vu et j’ai crié « je ne suis pas *interahamwe*, je ne suis pas *interahamwe* », [il m’a dit] ; il a vu cette vieille dame-là, qui portait des pagnes, partout, partout, il m’a vu d’un air un peu négligeant, moi aussi j’avais peur de lui, parce que je n’étais pas certaine que c’était un militaire d’Inkotanyi. Mais il m’a regardée, j’ai avancé, et puis il m’a demandé de lever mes mains, de faire [levant les mains]…, comme quoi il va voir si je porte…

**M.M : Si tu n’as rien…**

**M.C.K** : …, rien sur mon corps. Et quand il a vu que je n’ai rien, il m’a regardée comme j’étais, j’étais moche c’est sûr, beaucoup de jours sans se laver, sans manger, sans quoi que ce soit, j’étais moche, moche. [01:20] Après il m’a conduit dans un centre où il y avait d’autres personnes, d’autres survivantes. Il m’a donné de l’eau pour me laver, il m’a donné des habits pour m’habiller et puis il m’a donné à boire. Beaucoup de boissons, j’ai passé comme toute une journée sans pouvoir manger. Même les boissons, je prenais très, très peu. J’étais comme malade pendant, comme une semaine. Et après une semaine, c’est comme si je me suis réveillée, je prenais aussi beaucoup de médicaments après, parce que je toussais beaucoup, j’avais mal à la tête, j’ai pris beaucoup de médicaments. Et après j’ai recommencé à vivre, à m’habituer à la vie au centre là où on était. On était nombreux, ils nous ont donné des cours, une petite formation pour administrer les médicaments aux gens qui étaient dans la très, très mauvaise situation par rapport à nous, donc j’ai été infirmière improvisée. Oui, donc on s’occupait des autres qui venaient d’arriver. Comme moi, il y a eu des gens qui se sont occupés de moi, et moi quand j’ai repris ma forme, j’ai commencé à m’occuper des gens qui étaient en mauvaise situation, qui étaient très malades, qui étaient très affamés. Donc on s’entraidait mutuellement. Et puis, qu’est-ce qui s’est passé? Après je me suis dit : « est-ce qu’il y a quelqu’un de ma famille »? C’est là où la question a commencé : « est-ce qu’il y a quelqu’un de ma famille qui a pu survivre »? J’ai cherché partout, partout, je n’ai rien trouvé. J’ai trouvé les membres, les autres membres de familles lointaines ou non, mais je suis restée comme ça. J’ai recommencé la vie, grâce à l’entourage, grâce aux membres de ma famille que j’ai pu retrouver dont la fameuse de grand-mère Alivera qui s’est vraiment beaucoup dévouée pour moi. Mais j’ai recommencé la vie, je me suis faite de nouvelles copines, je suis allée à l’université. Mais sans savoir si j’ai vraiment besoin d’y aller. Je suis allée…, l’après-guerre a été difficile à gérer pour moi. C’est comme si j’avais perdu tous les efforts de la vie. C’est comme rien de me rassurer, je voyais non pas une raison de vivre, je ne trouvais aucune raison de vivre, en même temps je n’étais pas prête pour me suicider, j’ai vécu entre les deux. Donc petit-à-petit, petit-à-petit en rencontrant des gens, en échangeant avec les gens, grâce à l’appui de ma famille qui était restée j’ai pu refaire ma vie.

**M.M : Je vais encore revenir sur le camp.**

**M.C.K** : Oui…

**M.M : J’ai compris que tu as rencontré Alivera, ta tante…**

**M.C.K** : Oui…, c’est la tante de ma mère…

**M.M : …, la tante de ta mère, finalement ta grand-mère, moi je suis en train de penser, je me dis, on est dans le camp…**

**M.C.K**: Oui…

**M.M : Est-ce que Alivera était dans le camp?**

**M.C.K** : Non…

**M.M : Est-ce que tu l’as trouvée ailleurs? Quand ils annoncent qu’ils ferment le camp et que tu n’as trouvé personne dans ton camp, est-ce que tu vas dire : « je m’en vais avec tel…»? Où est-ce que tu vas…?**

M.C.K : Curieusement, dans le camp, il y avait…, on essayait de grouper les gens selon l’âge. Et nous on était encore jeunes à l’époque. Et il y avait aussi les réfugiés qui étaient au Burundi, les Tutsi qui étaient au Burundi, qui rentraient ou qui étaient en Tanzanie, un peu partout; qui rentraient. Et parmi ces gens-là qui sont rentrés, j’ai pu trouver les membres de ma famille qui vivaient à l’extérieur du pays avant la guerre.

**M.M : Qui étaient partis depuis longtemps…**

**M.C.K** : …, qui étaient partis. Donc j’ai trouvé une cousine à moi qui s’appelle Germaine, on se connaissait. Elle a…, un jour, on était en train de faire…, on s’occupait des gens qui venaient d’arriver, d’administrer les médicaments, [01:25] de remplir le registre en groupe-là, il y avait cette fille-là qui était Germaine, qui était du Burundi. Un jour on a causé, on a causé, je parlais des gens de ma famille, du côté de ma mère, du côté de mon…, on échangeait. Les gens qui rentraient du pays, ils venaient de rentrer, ils voulaient, ils cherchaient les membres de leur famille. Et nous qui étions à l’intérieur du pays, les survivants, on cherchait à trouver quelqu’un de sa famille. Et moi, je…, on en parlait tout le temps. A chaque occasion, on en parlait. Et elle m’a dit : « moi je viens du Burundi, mon père s’appelle Rusanganwa et j’avais…, nous, on a vécu au Congo, puis on est parti au Burundi mais je sais qu’on avait une grande famille au Rwanda. On avait une grande famille, j’avais des tantes comme Alivera, j’avais des… »; donc elle m’a parlé d’eux…, et je me suis dit : « toi tu es de qui »? Et puis elle a dit : « moi je suis de Rusanganwa » et je connaissais que Rusanganwa était l’oncle de ma mère qui vivait au Burundi. J’ai pu…, j’ai dit : « Ne me dis pas que tu es la fille de Rusanganwa, parce que je sais que j’ai un oncle qui habitait au Burundi, et qui s’appelait Rusanganwa… ». Elle a dit : « Ah oui c’est vrai? Mais je suis sa fille! ». Et puis on a échangé, elle m’a demandé : « Toi, tu es la nièce à Théo » ? Et je me suis dit : « Qui? Théo »? Elle m’a dit : « Tu es la nièce de Théo qui vit en France »? J’ai dit : « Oui. C’est mon oncle ». C’est comme ça qu’on s’est découvert. Et puis Germaine m’a dit que la tante Alivera existe et qu’elle est à Kigali. Et après quand on était au camp, on pouvait quand-même se déplacer avec les voitures des militaires. Quand on cherchait, quand on savait qu’il y avait une voiture des militaires, une mission qui va aller à Kigali ou à Kibungo ou à je ne sais où, on essayait de trouver un lift. On leur demandait de…, « moi, j’ai besoin d’aller à Kigali pour trouver quelqu’un…, pour une raison ou une autre » et ils nous déplaçaient sans payer, parce qu’on n’avait pas d’argent. Donc moi et Germaine, on est allée chercher Alivera et on a trouvé Alivera. Ça a été un moment émouvant parce qu’Alivera ne savait pas que je suis encore vivante, elle avait appris que tout ce qui est de la famille de Kageruka, tout le monde est mort. Donc pour elle, elle savait que du côté de ma famille, personne n’est vivant. Et puis quand elle m’a vue, elle a dit : « Oh Mon Dieu! ». Elle m’a dit en Kinyarwanda : « Mwana wanjye, uriho ! », ndamubwira : « Oui, Ndiho ».

***M.M : « Mon enfant, tu es encore là… »***

**M.C.K**: Oui, « Mon enfant, tu es encore là »…, puis j’ai dit : « je suis encore là ». Donc c’est ça. Je suis restée chez elle. Elle m’a beaucoup protégée, elle m’a donné beaucoup d’amour; parce que je représentais tous ceux qu’elle avait perdus. Donc avec mes oncles qui venaient de rentrer du Burundi, de l’Ouganda, j’ai pu quand-même bénéficier d’un amour malgré tout. J’ai pu bénéficier du support de tout ce monde-là, qui comprenait ma situation, qui avait pitié de moi. Ils m’ont supportée, je n’ai pas eu vraiment de difficultés, que ça soit d’ordre affectif, que ça soit d’ordre financier, ils ont été là pour moi. C’est ça. Après je suis allée à l’université, après je me suis mariée et j’ai eu des enfants, après je suis ici au *Canada*; c’est ça [rires]…

**M.M : Tu ne vas pas trop m’aimer mais je vais reculer encore. Tu es allée à Kigali, tu retrouves Alivera, tu recommences à vivre.**

**M.C.K** : Oui…

**M.M : Mais il y a des gens que tu ne retrouves pas. J’imagine que tu as essayé de chercher… Qu’est-ce que tu fais? Qu’est-ce que tu as appris?**

**M.C.K** : J’ai essayé de chercher. J’ai appris vite que les membres de ma famille sont tous morts. Ça je l’ai appris très vite mais je ne voulais pas l’accepter. Ce qui fait que j’ai beaucoup tardé à chercher encore [01:30] parce que je n’admettais pas cette triste réalité. Je vous ai dit tantôt que quand je me promenais en ville, parce que je suis tout le temps, restée avec la tante, ma grand-mère Alivera qui était à Kigali, donc j’ai vécu à Kigali après le génocide. Je ne suis jamais revenue vivre à *Nyarubuye* chez moi, parce qu’il n’y avait personne. Puis quand je me promenais à Kigali, je me disais, chaque fois j’ouvrais grands les yeux pour voir si je trouverais une de mes sœurs, un de mes oncles. J’étais toujours à la recherche. J’ai passé plusieurs années dans cette situation-là; mais quand-même…, comme trois ans après, j’ai trouvé les restes des uns de ma famille. Les restes du corps de mon père, je les ai trouvés, j’ai appris que tous les restes de ma famille étaient au sein de l’église-même, que leurs os étaient là. Je ne pouvais rien faire, j’ai pu enterrer les os de mon père parce que lui, il n’était pas à l’église. Je l’ai retrouvé un peu loin, loin. Lui, on l’a tué en essayant de se réfugier en Tanzanie.

**M.M : …, il avait quitté l’église…**

**M.C.K**: Lui, il avait pu échapper à ce qui s’est passé à l’église. Il était…, il essayait de fuir le pays, d’aller en Tanzanie mais avant qu’il puisse aller à l’extérieur, on l’a tué dans ce chemin-là. Donc j’ai appris la nouvelle comment? Par les gens qui étaient emprisonnés. C’est eux qui m’ont dit où il était. Je suis allée voir ces gens-là en prison, j’ai causé avec eux et ils m’ont dit qu’ils l’ont tué en direction de Tanzanie. L’endroit s’appelle *Rushonga*, je ne sais pas si tu connais. Donc ils l’ont tué là-bas et le prisonnier est venu lui-même nous montrer l’endroit. Et on a déterré les os de mon père et on l’a ramené l’enterrer chez moi à ma maison. Puis pour le reste, ils sont donc tous au cimetière de l’église de *Nyarubuye*. Ils sont là.

**C.V : Est-ce que ta maman était…**

**M.C.K**: Oui, elle est là. Ma maman, mes trois sœurs et mon frère sont tous là-bas. Ils sont tous là-bas, j’ai une histoire particulière qu’on m’a racontée de la part de chacun mais j’ai une qui me fait toujours mal. On m’a appris que ma mère, elle avait des blessures dans sa face, il y avait…, ils jetaient des grenades, ils ont dit qu’à la paroisse de *Nyarubuye* [à l’attaque], les gens qui ont attaqué, il y avait aussi des militaires, ce qui fait qu’ils avaient des grenades, des fusils, ils avaient toutes sortes de minutions militaires qu’ils ont utilisées. Et ma mère on l’avait blessée partout son corps, elle avait des blessures partout et on m’a dit qu’elle n’a pas pu mourir du coup, elle a passé plusieurs jours comme ça; avec ces blessures. Et finalement elle a été…, elle est morte tout comme mes trois sœurs et mon frère. Ils sont tous enterrés au cimetière de *Nyarubuye*. C’est seulement mon père qui est enterré à la maison chez moi, parce que lui était à part. Les autres sont entremêlés avec les autres, tu ne peux même pas reconnaître telle est ma mère, telle est ma sœur, tel est mon frère, non c’est impossible. Ils sont tous entremêlés là-bas.

**M.M : Je me rappelle si je ne me trompe pas, ils ont fait…, c’est une fosse commune pour tout le monde qui était là, à la paroisse.**

**M.C.K** : Oui.

**M.M : Puis on les a enterrés…**

**M.C.K** : Devant l’église…, un peu en bas. Ils sont tous là-bas.

[01:35]

**M.M : Donc là, à un certain moment, tu as accepté qu’il n’y a personne…**

**M.C.K** : Oui…

**M.M: Tu apprends à revivre sans…**

**M.C.K**: Oui, six ans après tu ne peux pas espérer trouver quelqu’un. Finalement j’ai…, je ne sais pas si j’ai accepté de ma volonté ou…, je vis toujours avec. Je ne sais pas comment expliquer. Je vis toujours avec mais avec un peu d’espoir de retrouver quelqu’un, parce que là j’ai appris comment chacun est mort. Là je l’ai appris. J’ai vu seulement le corps de mon père et là je suis certaine que c’est mon père parce que j’ai vu le chandail qu’il portait. C’était un chandail jaune, c’était un chandail que je reconnais. Donc c’est la seule personne que je sais, que j’ai pu au moins voir, au moins dont c’est concret sa mort. Les autres je sais qu’ils sont là, j’accepte mystérieusement leur mort. Je n’ai pas vu, je n’ai pas touché leur corps, je n’ai pas vu leurs habits…, je n’ai rien, rien vu, mais j’accepte.

**M.M : Parfois, on se dit justement dans le fait de chercher, je vais aller sur la colline, je vais parler avec telle personne, peut-être qu’il va me dire exactement ce qui s’est passé. Je veux le savoir, je ne veux pas le savoir… Puis nous avons appris aussi qu’il y a le *Gacaca* qui essaie de confronter les rescapés puis ceux qui étaient sur place pour voir exactement ce qui s’est passé; savoir qui a eu le rôle dans tout ça. Est-ce que tu as eu le courage d’aller sur la colline?**

**M.C.K**: Oui, plusieurs fois. Plusieurs fois, quand j’étais encore au Rwanda, je me rendais très souvent dans ma région pour parler aux gens. A plusieurs occasions, chaque fois qu’il y avait une occasion de réunion, les gens qui étaient de *Nyarubuye*, chaque fois je participais. J’ai causé même avec les voisins, les voisins de ma maison mais ils ne te disent pas la vérité. Tu vois qu’ils biaisent tout autour de la vraie réalité, qu’ils sont supposés te dire. Tu les vois qu’ils biaisent, tu ne peux pas les forcer, tu ne peux rien faire, tu les laisses. Mais ils m’ont appris…, quand même on parle avec les gens qui étaient là. Ils te parlent, ils te disent comment ça s’est passé. Tu ne peux pas nier, tu acceptes, tu acceptes les faits tels qu’ils se sont déroulés. C’est ça; j’y vais souvent, j’ai même des photos des différents événements que je garde avec moi, précieusement. Donc chaque fois, je les consulte. C’est une réalité qui m’habite, que j’essaie de comprendre à chaque fois; c’est difficile mais je suis obligée.

**M.M : Est-ce qu’il y a des gens qui ont quand même accepté finalement : « Oui, j’ai participé à ce qui est arrivé à ton père? Ou bien à famille? Ou bien c’est resté globalement… »?**

**M.C.K** : Non, ils nient. Même quand on les accuse, ils n’acceptent pas. Ils ont dit : « J’ai vu tel…, j’ai vu les gens qui sont venus de l’autre localité qui l’ont tué… »; mais ils ne peuvent jamais dire : « moi je l’ai tué ». Ou ils te disent : « je l’ai vu, il s’est caché ici ou là », ils ne peuvent jamais…, je n’ai vu personne qui assume cette responsabilité. Chaque fois ils essaient de fuir, ils essaient de montrer qu’ils ont observé… : « oui, j’ai vu, moi ce n’est pas moi qui l’ai fait ». Oui.

[01:40]

Je n’ai trouvé personne qui me dise, même s’il est accusé de ça, mais il n’accepte pas. Ils n’acceptent pas.

**M.M : Donc la triste réalité d’accepter finalement, tu reviens à Kigali, tant bien que mal…, tu essaies de revivre comme tu dis…**

**M.C.K** : Oui, on essaie d’apprivoiser, de faire comme si de rien n’était mais on garde tout ça, dans son for intérieur. Tu gardes ça, tu vis avec. Mais non plus, tu n’as pas de choix, tu dois te mettre au travail. Tu dois te mettre aux différents défis de la vie. C’est ce que j’essaie de faire jusqu’à maintenant.

**M.M : [inaudible]… [réfléchit], J’hésite encore à poser la question, qu’est-ce qui était le plus difficile à ce moment-là ?**

**M.C.K** : D’accepter... ?

**M.M : Je ne sais pas si c’est d’accepter mais…, finalement on est là; la vie continue tant bien que mal, tu dois vivre : « je dois faire ci, je dois faire ça… », qu’est-ce qui te vient la première en tête, qu’est-ce que tu vas faire? Qu’est-ce qui est le plus difficile finalement chaque fois que tu essaies d’avancer?**

**M.C.K** : Ah…, beaucoup de choses. Beaucoup de choses parce que tu es déraciné. C’est vrai que je porte en moi un bagage des souvenirs de ma famille qui me font vivre. C’est à la fois une force pour moi. Mais le plus difficile c’est quoi? Je vais te raconter une petite anecdote. Un jour je suis revenue dans ma région, à la maison, j’étais avec mon mari. C’était après mon mariage. Quand on était là-bas au site même de notre maison, à côté de la grande maison, il y avait un endroit où on jouait. Moi et mes petites sœurs et mon frère, on jouait beaucoup. Chaque soir, après tout le travail, tout ce qu’on doit faire à la maison, on se retrouvait dans ce coin-là pour jouer. Parce que mon père aimait faire la lecture le soir. Il ne fallait pas jouer à côté de lui. Donc il fallait que l’on se trouve un coin où on peut être libre, faire tout ce qu’on veut sans déranger personne. Donc quand je suis revenue dans ma région, à la maison chez moi avec mon mari, on était en train de voir comment l’endroit est, beaucoup de brousses qui sont poussées, beaucoup d’herbes, beaucoup d’arbres qui se sont poussés dans le site et puis je me suis retrouvée dans ce coin-là. Et vite, vite c’est des souvenirs qui sont revenus et j’ai commencé à raconter à mon mari : « Oh tu te rappelles, tu te rappelles… »; je racontais spontanément comme ça et lui, il ne répondait pas. Et j’attendais à une réaction de sa part parce que je croyais que je suis en train de raconter le souvenir à quelqu’un qui connaissait, à quelqu’un avec qui je partageais le souvenir. Je l’ai regardé avec…, je m’étonnais pourquoi il ne réagit pas, pourquoi il ne dit rien. Et je me suis retournée vers lui et j’ai trouvé que c’est mon mari, je me suis rendue compte qu’il n’a rien à faire avec tout ça. Et je me suis dit : « Oh mon Dieu! ». Puis après je lui ai raconté, il a dit : « Oh bon, désolé »! Donc c’est pour te dire combien c’est difficile. C’est difficile. C’est comme si ta vie s’est coupée quelque part. Le plus difficile encore, c’est quand tu n’as même pas une sœur ou un frère avec qui vous avez fait ce parcours ensemble pour se rappeler, pour parler, c’est encore pire. Donc j’ai beaucoup, beaucoup de souvenirs que je garde, je n’ai aucune personne avec qui je peux les partager. C’est encore pire. Au moins si j’avais [01:45] une sœur, si j’avais un frère, au moins un, comme quoi je peux leur dire : « tu te rappelles qu’est-ce que disait mon père, qu’est-ce que disait ma mère, qu’est-ce que faisait ma sœur… »? Des choses comme ça. Tu n’as personne. Donc tu gardes, tu es forcé de garder tout ça toute seule. C’est dur.

**M.M : Ou parler à quelqu’un qui n’a pas les mêmes souvenirs…**

**M.C.K** : Les mêmes souvenirs, la même importance, la même considération, tout ça. Oui tu racontes, tu racontes ou tu laisses, c’est comme tu veux. Et une autre chose qui est dure, quand on essaie de se remettre dans la vie, c’est quand tu as des enfants. Quand tu dois expliquer. Quand tu dois expliquer qu’est-ce qui s’est passé, là encore c’est pire. C’est vrai j’ai une famille mais mes enfants, quand j’étais encore au Rwanda, on allait souvent chez les grands-parents; les grands-parents du côté de leur papa. Donc ils ont…, ils jouent avec eux, ils les connaissent, ils socialisent avec eux. Et puis je me suis rendue compte qu’à un certain âge, mon fils croyait que je suis la sœur de leur papa. Parce qu’il n’a jamais…, il allait dans ma famille, chez la tante Alivera mais il savait que la tante Alivera n’est pas ma mère. Peut-être je me suis dit, il s’est dit c’est qui la mère de ma mère. Comme il voyait la vraie mère de leur père, il a pensé que moi je sois la sœur de leur père. Ça j’ai dû expliquer, expliquer…, donc quand tu vis des réalités comme ça, difficiles à intégrer pour toi-même, c’est encore pire à faire passer aux enfants. Mais c’est ça.

On essaie quand…, tout ce qu’on peut, on essaie d’expliquer, de causer avec eux, tout doucement. C’est ça.

**C.V : Ils ont quel âge tes enfants?**

**M.C.K** : Les enfants, l’aîné a 11 ans, le second 8 ans et la petite de 5 ans. Et ils aiment me poser beaucoup de question sur ma famille, sur le génocide, sur tout ce qui s’est passé. Ils adorent ça. Et c’est à moi de limiter, quelle réalité à passer, quelle autre à ne pas passer, selon l’âge.

**M.M : Puisque tu y es, je vais te poser la question aussi. Qu’est-ce que tu leur dis?**

**M.C.K** : À mes enfants? Je ne les cache pas que j’ai perdu tous les membres de ma famille. Je leur dis qu’ils sont morts. Heureusement ils n’entrent pas dans les détails. Mais ils savent que j’ai perdu ma mère et mon père et mes frères et ma sœur.

**M.M : Qu’ils ont été tués…**

**M.C.K** : Oui…, ils connaissent le génocide. Ils savent qu’il y a eu un génocide au Rwanda mais quand aux réalités *hutu- tutsi*, ils ne savent rien. Quand on était au Rwanda, on regardait un film sur le génocide et d’habitude je ne les laissais pas voir mais je ne sais pas comment j’ai été un peu distraite, je me suis rendue compte qu’on a vu le film avec les enfants à côté, je ne sais pas comment. Et après, mon fils, il m’a dit, comme deux jours après, il m’a dit : « Maman, pourquoi ces gens-là tuaient les autres »? Et puis il a dit : « Où était le président Kagame »? Et là, il fallait que je remonte l’histoire du *FPR*, l’histoire des réalités à l’intérieur du pays. Il avait comme sept ans, c’était dur à expliquer, j’ai essayé de dire brièvement qu’il y a eu le génocide au pays, que le président Kagame n’était pas encore président, qu’il était en train de se battre avec ces tueurs, qu’il était pas encore à l’endroit où il a vu les choses se passer et que plus tard il est arrivé, tout de suite qu’il a pu sauver les gens, etc. Donc c’est des réalités comme ça, qu’on rencontre tous les jours. Ce n’est pas une belle expérience du tout.

**M.M : On vient d’évoquer la période de 94…, [01 :50] comment tu as essayé de chercher, et que finalement tu as accepté qu’il n’y a personne. À un certain moment tu nous as dit que oui, que tu as accepté d’aller à l’université pour continuer la vie. Puis, encore là-dessus, j’aimerai savoir comment tu refais tes relations? Tu es à l’université, qui est-ce que tu as trouvé? Qui est-ce que tu n’as pas trouvé? Comment tu refais la vie avec tes copines, avec l’université finalement? Qu’est-ce qu’on se raconte? Et avec qui?**

**M.C.K** : Oui, c’est sûr que c’est dur de rétablir les relations, quand on est déjà ébranlé soi-même. C’est très difficile, mais en même temps, c’est ce [inaudible]…, qui contribue à la reconstruction de l’individu, de sa personnalité; parce qu’on a besoin de l’autre. C’est ce que j’ai pu comprendre par après. Quand je suis retournée à l’université, j’étais avec une copine à moi, qu’on se connaissait déjà, qui s’appelle Rénette. C’est une amie à moi, elle connaissait ma famille. C’est vraiment quelqu’un de très précieux pour moi. Donc quand je suis allée à l’université, c’est elle que je connaissais, toute seule. Et puis, on s’est fait des amis peu à peu. Dans ta classe, tu te fais des amis, elle, elle s’est fait des amis aussi dans sa classe. Comme j’étais son amie, je découvrais ses amis, elle, elle découvrait mes amis. Et au fil des années, on a vu le réseau s’agrandir. On ne s’en rend pas compte mais c’est vite fait. Vous êtes ensemble à l’université, vous avez les mêmes objectifs d’étudier, vous échangez tout d’abord sur les cours, vous vous aidez mutuellement pour réussir et après il y a des amitiés qui s’installent. On s’est rencontré avec des gens qui venaient du Burundi, des jeunes qui venaient de l’Ouganda, de la Tanzanie, un peu partout dans la région des Grands-Lacs. Les familles qui rentraient avec les enfants et ces enfants étaient envoyés à l’université. On s’est créé des amis, on avait des membres de famille qu’on découvrait là-bas à l’université, peu à peu. Ça n’a pas été dur, ça n’a pas été vraiment dur.

**M.M : Donc la confiance était facile à établir? Est-ce qu’il y a une méfiance quelque part?**

**M.C.K** : Pas vraiment facile parce que les habitudes étaient différentes. Il y avait d’abord la communauté des jeunes qui étaient au pays, qui étaient des survivants, entre nous on s’entendait très bien. On se comprenait très bien. Mais il y avait aussi le fait qu’il y a des gens qui venaient de rentrer, juste de rentrer qui faisaient l’université chez eux, qui ont dû interrompre parce que leurs parents rentraient. On s’est retrouvé avec tout ce mélange-là, avec c’est sûr des habitudes différentes selon les pays de provenance. Mais à la fin de l’année ou à un certain parcours, il y avait un juste milieu. Il y a un juste milieu qui s’est créé, et on a pu cohabiter très bien. Oui, mais c’est sûr que les débuts c’était pas facile. Il y avait une méfiance, ils nous accusaient de ne pas parler beaucoup, les gens qui étaient au pays. Les gens qui rentraient disaient : « Oh ces *Sope-là,* [on nous appelait : *« les Sope », les « Sopecya »],* pourquoi ces *sopes* n’aiment pas parler? Ils sont toujours repliés sur eux-mêmes, ils ne communiquent pas, ils ne parlent pas un bon français… ». Il y avait des choses comme ça mais c’est de petites critiques qui se sont rétablies, au fur et à mesure qu’on se découvrait, on trouvait que ça fait bon de vivre ensemble. Ce n’est pas des choses qui ont tardé.

**M.M : Je reviens encore à ma question. Tu peux te retrouver avec des rescapés, tu peux te retrouver avec des gens qui sont venus…, qui sont rentrés qui ne sont pas nés là-bas, qui sont rentrés [01:55], tu peux peut-être aussi je ne sais pas, te retrouver avec les Hutu, on est dans un campus. Comment tu gères cette situation? Qu’est-ce que tu dis avec un groupe, qu’est-ce que tu ne dis pas avec l’autre? Comment est-ce que tu te vois au milieu de…**

**M.C.K** : …, de tout ce monde-là? Là vraiment je te dirai quoi, ça dépend de la capacité de chaque personne, des deux côtés. Que ça soit des survivants, comme moi ou l’autre, que ça soit de ces autres groupes, c’est du cas par cas. Il y a des gens qui étaient ouverts, il y a des Hutu même qui sont ouverts, qui se sont montrés sensibles à nos problèmes, avec qui on collabore, avec qui on est bien. Et il y a des gens qui venaient de l’extérieur qui étaient bien aussi, ça dépend. Ça dépend de la personne, je pense que c’est difficile de généraliser ce genre de relations. C’est très personnalisé. Donc ça dépend de deux personnes qui se rencontrent, ça dépend de leur capacité, ça dépend de leurs habitudes, mais ce que je peux te dire c’est qu’on n’a pas tardé à se découvrir entre nous et à rétablir des liens, des liens qui existent même actuellement. Ça n’a pas tardé.

**M.M : Je ne t’ai même pas demandé, qu’est-ce que tu es allée étudier à l’université?**

**M.C.K** : Ah! Ah oui, quand je suis allée à l’université…

**M.M : Et comment maintenant ça s’est fait. Tu nous avais dit qu’il y a un examen que tu n’avais pas pu passer, comment ça se fait maintenant après 94? Quel est le processus?**

**M.C.K** : Oui. De mon époque, l’université a commencé en 1995.

**M.M : Une année après…**

**M.C.K** : Une année après. C’est là où, c’était en avril ou mars, quelque chose comme ça, c’est là où ils ont ouvert les portes à l’université. Et là, c’était un peu spécial. Pourquoi? Il y avait nous, qui étions à l’intérieur du pays, qui avaient raté, raté, raté…; il y avait moi et d’autres. Et il y avait des gens qui venaient de rentrer, qui ont interrompu leurs études, il y avait les jeunes qui devaient commencer; il fallait pouvoir gérer tout ça. Comment ils ont fait, comment ils ont procédé? Ils ont fait, selon la faculté que tu veux faire, ils ont organisé des tests. Selon la faculté, selon un choix que tu avais fait. Moi j’avais choisi de faire les lettres et les sciences humaines. Donc on nous a regroupés, les gens qui allaient faire cette option-là, on nous a regroupés, on a passé un test, j’ai réussi le test, j’ai eu la lettre d’acceptation et je suis allée comme d’autres. Donc ils ont organisé en même temps un test pour sélectionner. Parce qu’on n’avait même pas de papiers, imaginez-vous. Mon diplôme de secondaire, je ne l’avais pas parce que c’était encore à *l’École Normale Primaire de Zaza*. Je n’avais pas encore récupéré mon diplôme. Eux, il faillait passer un test pour être évalué. Donc ils ont été vraiment très élastiques, très compréhensifs selon les circonstances.

**M.M : Rescapée, enfant, je ne dis pas seule parce que tu as trouvé une grand-mère. Qui contribue à tes études?**

**M.C.K** : Ah, mes oncles. Et puis il y avait un prêt-bourse. Le ministère de l’éducation au début de l’année, on signait un contrat avec le ministère, comme quoi on vous donnait une bourse à la fin de chaque mois, avec cette bourse tu pouvais gérer ta petite vie. Les gens qui avaient une famille ou des amis, c’est sûr que c’était plus facile mais par exemple moi, j’essayais de bien gérer ma bourse mais quand j’avais une crise si je voulais m’acheter de belles chaussures, si je voulais faire mes cheveux, si je voulais me faire comme une jeune fille, je devais passer par mes oncles. Et ils ont contribué…, ils ont beaucoup aidé pour mes études. Mais sinon la bourse en soi était relativement suffisante [02:00]. Tu pouvais gérer, peut-être ne pas mener une belle vie mais tu pouvais quand-même t’acheter du matériel scolaire, à manger, on mangeait à l’université, au campus c’était à bas-prix. C’était gérable, avec la bourse on pouvait.

**M.M : Et puis ça été combien de temps pendant l’université?**

**M.C.K** : C’est quatre ans. C’est de 1995 à 1999. C’est là où j’ai fini l’université. Mais je pense que j’ai défendu ma thèse en 2000, je me rappelle. J’ai eu un peu de retard. C’est en 2000 que j’ai tout terminé.

**C.V : Tu as fait une maîtrise c’est ça?**

**M.C.K** : À *Butare*, ça c’est une Licence en Lettres et Sciences Humaines. Et j’ai fait l’option Histoire. Donc j’ai fait l’Histoire, après qu’est-ce que j’ai fait? J’étais mariée.

**M.M: Ah…!**

**M.C.K** : Oui, j’étais mariée à l’université même, quand j’étais à ma 3e année, non ma 4e année, ma dernière année de l’université. J’étais mariée. Je me suis mariée en 1998, donc une année avant la fin de mes études. Donc j’avais une famille…

**C.V : Où as-tu rencontré ton mari?**

**M.C.K** : Je l’ai rencontré où? Par une connaissance, dans une famille. Parce que lui, il n’a pas fait ses études à mon université. Lui il a fait ses études à l’université de *Makelele* en Ouganda mais on s’est rencontré dans une famille, amie à moi et à lui. C’est là où on s’est vu et les démarches ont poursuivi [rires]… Mais le point de départ c’était cette famille-là.

**M.M : Et tu te retrouves encore sur le milieu du travail…, je pense pour la deuxième fois. Est-ce que tu as travaillé après ton université ou pendant? Comment tu as fait pour réintégrer encore une fois le milieu du travail?**

**M.C.K** : Là, donc j’étais mariée, j’avais un enfant. Là j’étais dans la vie normale. Quelqu’un qui vient de finir ses études, qui a une famille, qui est responsable de son enfant, de son petit foyer; j’avais hâte de travailler, de contribuer au développement de ma famille. Ça n’a pas été difficile, juste on essaie de surveiller les offres sur le marché, et si tu es sélectionné tu passes ton entrevue ou un test écrit ou un test oral, ça dépend. Si tu es accepté, ok. Moi j’ai eu la chance de travailler avec le *« KIST »*, *Kigali Institute of Sciences and Technology*. Ils avaient une bibliothèque et comme j’avais fait l’Histoire, j’aimais toujours le métier des livres, travailler avec les livres avec les étudiants. Donc j’ai été engagée à cette université-là comme bibliothécaire. Donc j’ai travaillé là, pendant sept ans. De 2000, vers la fin de 2000 j’ai commencé à travailler au *« KIST »*, comme bibliothécaire et en 2003, c’est là où je suis allée faire une maîtrise dans le domaine exactement des sciences de l’information et des bibliothèques. Et je suis revenue en 2004, vers la fin de 2004 et j’ai toujours travaillé là-bas comme bibliothécaire. Et puis en 2007, c’est là où j’ai changé, je suis allée travailler au *« RITA » (Rwanda Information Technology Authority)*. C’est une agence qui s’occupe des technologies de l’information dans le pays. Je suis allée travailler là-bas. J’ai travaillé pendant 2 mois, après je suis venue au *Canada* [rires]…

**M.M : Donc dès que tu es dans le domaine tu pars?**

**M.C.K** : Oui, c’est ça.

**M.M : Avant que j’arrive au Canada quand-même, je t’ai posé une question sur tes parents, je vais te la poser toi-même. Puisque tu me dis qu’à un certain moment tu es épouse, une mère, fonctionnaire. Comment est-ce que tu es arrivée à concilier les trois?**

[02 :05]

**Tu es la maman, tu es l’épouse, tu dois travailler, comment est-ce que tu te retrouves dans tout ça, comment tu arrives à concilier tout ça?**

**M.C.K** : C’est dur de réponde à cette triple demande, si je peux dire. C’est très dur, mais heureusement aussi au Rwanda, tu as ta famille, tu as les gens à côté qui te conseillent, qui t’aident. Mais il y a aussi un système de bonnes. Tu engages une bonne qui vient, qui vit dans ta maison, tu donnes un certain salaire à la fin du mois, et qui s’occupe de tes enfants pendant ton absence, et un boy aussi; et tu n’as qu’à superviser. Tu as deux personnes à la maison que tu paies pour t’aider et toi tu fais la supervision. C’est sûr c’est dur, moi, ce qui était dur pour moi c’est parce que je ne trouvais pas assez de temps pour mes enfants, j’étais partagée entre les obligations du travail, de la société et en particulier pour mes enfants, je trouve que je ne faisais pas assez pour eux, faute de temps. Parce que le travail c’était de huit heures à cinq heures. Donc mes enfants c’est vrai le plus petit était à la maison tout le temps avec les bonnes en mon absence et je rentrais fatiguée. Si tu rentres fatiguée, s’occuper des enfants, s’occuper de la vie de ta famille, des fois des amis, de la famille élargie, tu es partagée entre tout ça, ce n’est pas facile à gérer. Mais c’est ça le système, c’est ça le mode de vie. On essaie, on essaie de parfaire tant qu’on le peut.

**M.M : Tantôt tu nous disais que tu as travaillé dans *RITA*, puis après deux mois tu es partie. On se parle ici à Montréal, je suis à me demander ou à te demander…, j’ai l’impression que ça va bien.**

**M.C.K**: Ah! Merci.

**M.M: Pourquoi? Pourquoi partir? Qu’est-ce qui t’aurait poussée à partir?**

**M.C.K** : Qu’est-ce qui m’aurait poussée à partir? Il y a, je dirais il y a deux choses. Comme en Histoire on avait un prof qui nous disait, pour qu’un événement s’accomplisse, il y a la cause immédiate et il y a aussi la cause lointaine. Il y a tout un complexe de facteurs qui contribuent à un événement quelconque. Pour des raisons médicales de mon fils mais en même temps comme survivante, comme rescapée, j’avais toujours en moi, je gardais toujours en moi ces souvenirs horribles que j’ai vécus et je voudrais pas, ce n’est pas que j’ai peur, ce n’est pas que je n’ai pas la confiance [que je n’avais pas assez de confiance], mais je ne voudrais pas qu’un de mes descendants revive ça, un jour; vingt ans après, cinquante ans après…, je ne sais pas, je voudrais offrir une autre option de vie à mes enfants et aux descendants de moi, moi qui est la seule survivante dans ma famille. Ça c’était quelque chose qui était en moi, loin, loin, loin, que je voudrais réaliser. C’est ça.

**M.M : Donc à un certain moment tu te dis : « je n’aimerais pas revoir ça pour le bien de ma famille et de ma descendance» [inaudible]…, de partir…**

**M.C.K** : C’est vrai au Rwanda tout va bien, je n’avais aucun problème, je progressais bien, j’avais une famille mais j’avais toujours quelque chose qui rongeait mon cœur, qui me disait : « Chantal, t’as pu survivre, tu es la seule survivante, si jamais un de tes petits enfants, un de tes petits-petits enfants revit ça, qu’est-ce que tu auras fait ». Et…, c’est surtout ça. Donc c’était une façon d’offrir quelque chose de différent à ma progéniture. [02 :10] Une autre option de vie, un autre pays. Le Rwanda, on l’a, ils ont droit à leur pays, mais aussi un autre pays, comme ça ils feront leur choix où vivre.

**C.V : Et ton mari? Il était d’accord avec cette décision?**

**M.C.K** : Oui c’est sûr. C’est sûr, oui.

**M.M : Là tu es convaincue que tu dois partir et tu t’es quand-même fait une vie là-bas, est-ce qu’il y a quand-même quelque chose qui est difficile, qui essaie de te retenir? Qu’est-ce qui est plus difficile? Tu as des raisons de partir mais est-ce qu’il y a quand-même aussi des raisons pour ne pas partir?**

**M.C.K** : Oui. Ah, non ! Oui, comme j’ai dit, j’avais besoin des soins médicaux de mon fils. On allait tout le temps en Afrique du Sud pour passer des tests ou consulter des médecins, c’était dur. Et ici, je savais que les moyens…, au Rwanda le système de santé n’était pas vraiment à la hauteur de répondre à mes besoins. Donc je me suis dit : « je vais y aller », c’était quelque chose d’immédiat, auquel je devais réagir toute de suite. Et on se comprenait bien là-dessus avec mon mari. Donc c’était une grande motivation dans tout ça. La vie de ton enfant, c’est quelque chose. Ça, ça a vraiment contribué à notre prise de décision.

**M.M : Et pourquoi choisir le Canada? Tu avais des personnes que tu connaissais ici? Tu avais des connaissances?**

**M.C.K** : Non. J’ai choisi le Canada comment? Je ne sais pas. Ah, non, j’ai une belle-sœur qui habite en Angleterre, elle, elle a une famille ici, elle a des amis ici qui lui disaient toujours que le Canada est un bon pays. Donc quand je parlais avec ma belle-sœur, au départ je rêvais d’aller vivre en France parce que j’avais vécu en France comme une année, une année et demie ; j’avais visité aussi la Grande-Bretagne et je l’avais aimée. J’avais l’ambiguïté entre la France et la Grande Bretagne. Mais elle, elle connaissait, elle était venue au Canada pour visiter sa famille qui était ici. Elle m’a dit qu’elle aime, qu’elle adore le Canada. Et j’avais envie de découvrir ce Canada [rires]…, oui, j’avais envie de découvrir le Canada et c’est comme ça que je suis venue. Donc c’est quelqu’un qui m’a conseillée de venir au Canada.

**M.M : Tu es convaincue, tu pars, tu arrives au Canada avec tes trois enfants. Comment on fait? Par quoi est-ce que tu commences?**

**M.C.K** : Les premiers jours, c’est la surprise. Tu es surprise de tout ce que tu vis. Tu abandonnes toute ta vie bien construite, tu viens recommencer. C’est une aventure. Tu viens recommencer quelque chose dont tu n’es même pas sûre que ça va réussir. Les premiers jours, c’est des remords, tu te dis : « Oh mon Dieu, est-ce que je serai capable »? C’est dur à gérer, c’est un stress de t’habituer, de faire plusieurs choses à la fois…, quand on était au Rwanda, on était nombreux, il y avait mon mari pour m’aider, il y avait les bonnes, il y avait tous les amis, l’ensemble socio-culturel qui était là, tout le dispositif-là, qui est toujours derrière toi, pour te soutenir, pour t’encourager. Et ici je me retrouve toute seule, avec mes trois enfants et je dois affronter la vie, en même temps je n’ai pas droit de ne pas affronter, il y a une force qui t’oblige, tu ne peux pas te laisser. C’est un effort particulier, c’est dur. J’ai passé des moments durs, en 2007-2008, c’était dur pour moi. Il y a l’hiver, je n’avais pas connu un hiver comme ça, j’avais connu l’hiver en France, [02 :15] mais c’était comme le printemps ou l’automne d’ici. Et ici, j’ai trouvé que l’hiver est très dur et très douloureux et très difficile. Donc tu dois t’habituer, tu dois aller chercher au fond de toi-même des efforts supplémentaires pour faire fonctionner la vie. Donc je me suis retrouvée dans cette situation-là et j’ai été une combattante. Je me suis engagée dans ce combat et j’y suis toujours.

**C.V : Et surtout que tu ne connaissais personne, c’est ça?**

**M.C.K** : Oui, je ne connaissais personne…, les gens que j’ai pu connaître c’est grâce aux réseaux sociaux rwandais : quelqu’un qui est à Calgary qui te dit : « Ah tu sais, j’ai une amie qui est là, qui s’appelle Carole, qui s’appelle Monique, je vais la contacter pour toi *».* Ok, petit à petit, par après j’ai découvert d’autres, comme deux copines que je connaissais à l’université, qui étaient ici à l’Université de Montréal, Suzanne et Diane aussi…, juste les premiers jours, mais par après j’ai commencé à découvrir qu’il y a des personnes que je connais aux environs. Quand je suis venue, je ne savais pas qu’ils étaient ici, mais peu à peu, je le découvre. Et ça fait du bien.

**M.M : Je comprends que tu as découvert, je ne dis pas facilement, mais peut-être vite le réseau rwandais, mais est-ce qu’il y a quand-même des services spécifiques au Canada auxquels tu as fait recours?**

**M.C.K**: Oui. Il y a des associations communautaires, comme le *CARI* qui fonctionne dans la Ville de St Laurent, comme (CACI) qui fonctionne aussi dans l’Arrondissement Cartier-Ville. Les deux associations je les ai consultées, ils te donnent toute une gamme d’informations, ils t’aident, ils organisent des rencontres avec tel spécialiste, avec tel intervenant social. C’est bon. Et quand tu as…, je me rappelle il y a une intervenante sociale, elle est au *CARI*, elle s’appelle Chantal, du même nom que moi, on s’est…, chaque fois que j’ai un problème je l’appelle, « Chantal, j’ai besoin de ça, où je peux aller »? Ou j’appelle Monique ou…, pour le moment, c’est bon. J’ai quand-même, que ça soit dans le réseau rwandais, ou à travers ces associations-là communautaires, je peux fonctionner.

**M.M : Ça fait trois ans que tu es là, trois ans?**

**M.C.K**: Deux ans et demi…

**M.M : Deux ans et demi, est-ce que tu as découvert à travers le réseau, des activités qui se rapportent au Rwanda, où tu peux t’intégrer, où tu peux t’intéresser, où tu peux continuer finalement à te…, la culture, la tradition et la conversation? Est-ce que tu as découvert ces choses-là?**

**M.C.K**: Oui, j’ai découvert le *Projet CURA [Community-Uniuversity Reseach Alliance]*, et ce même projet… J’ai pu trouver des Rwandais qui sont impliqués dans ce projet et en même temps c’est comme si à partir de ce projet, je continue de contribuer à la cause rwandaise. Donc à part le *CURA*, je n’ai pas d’autre mais je me trouve satisfaite avec ce que je trouve dans le projet. La façon de faire, la façon de collaborer, les thèmes abordés, je trouve que c’est quelque chose de bien, c’est une façon pour moi de rester connectée, à tout ce qui peut contribuer au développement de mon pays, même à distance.

**M.M : Je suis en train de me demander, si/quand tu te retrouves avec des Rwandais à Montréal, tantôt quand on parlait du Rwanda, quand tu as intégré l’université, je t’ai dit : « quand tu te retrouves avec tes copines, comment est-ce qu’on refait la vie? De quoi vous parlez? » Maintenant à Montréal, quand on se retrouve avec les Rwandais, est-ce qu’on parle de Montréal? Est-ce qu’on est encore au Rwanda?**

[02 :20]

**M.C.K**: C’est sûr qu’avant d’être à Montréal, on commence par le Rwanda [rires]… ! On se rappelle des souvenirs de notre pays, on essaie de chercher des deux côtés si jamais je connais les gens que tu connais. Si par exemple je fais connaissance de Monique, c’est où? A l’université, on se parle selon les antécédents du Rwanda d’abord. On se cherche à se connaître dans ces antécédents-là. À Montréal oui, on parle des choses qui parlent de Montréal, on cherche à s’adapter, on cherche à mieux intégrer. Oui moi je pose des questions : « comment on trouve une job…, c’est où on amène les enfants pour jouer… ». Oui, à Montréal aussi on en parle. En fait c’est comme si on est partagé entre les deux. Ça fait du bien de parler du Rwanda, mais aussi on a besoin de parler de Montréal parce qu’on y vit, parce qu’on en a besoin.

**M.M : Justement tu viens de dire que tu poses des questions, tu as besoin d’informations, quel est ton cheminement depuis que tu es installée ici? Quel est ton parcours plus ou moins?**

**M.C.K**: Depuis que je suis venue qu’est-ce que j’ai fait : la priorité pour moi c’était d’encadrer les enfants. Parce que c’était un changement brutal pour eux, ils ont abandonné leurs familles, leurs amis, ils se retrouvent ici avec leur maman tout seuls. Donc j’ai essayé de les encadrer, d’être disponible pour eux, tant que je l’ai pu; de les accompagner un peu partout. Donc, les deux premières années je me dis que, je me suis beaucoup plus consacrée à l’intégration de mes enfants, à être disponible pour eux. Ce qui fait que, je n’ai pas encore commencé à travailler à temps plein. Mais j’y pense, j’y pense. Je rêve un jour réintégrer le travail.

**M.M : On ne peut pas passer à côté de son expérience personnelle, en quoi est-ce que ton vécu de rescapé de génocide influence ta vie ici à Montréal?**

**M.C.K**: Mon expérience…, peut-être je n’ai pas bien compris la question…

**M.M : … Tu es une rescapée du génocide, tu as tout ce parcours-là. Quand tu viens ici, est-ce que tu vois que ta vie à Montréal, ça peut être comme celle de n’importe qui, qui vient de n’importe quel autre pays? Ou tu trouves que tu as un vécu personnel qui t’influence dans ton installation ici?**

**M.C.K**: Ah je comprends…, oui, je pense que mon vécu a joué un rôle dans mon intégration ici. Pourquoi, parce qu’après le génocide, je me suis retrouvée toute seule, où je devais continuer la vie. Et quand j’ai abandonné tout le monde dans mon pays, ici encore une fois je me retrouve toute seule, c’est vrai j’avais reconstitué une vie familiale et sociale qui fonctionnait, et ici cette fois-ci je dois refaire. Je dois me chercher des amis, je dois tout faire. Oui ça m’a beaucoup aidée. Donc c’est comme si ce passé pénible, si tu acceptes de le vivre, c’est comme si tu développes en toi des mécanismes de patience, de compréhension. Il y a certains mécanismes que tu développes pour pouvoir t’adapter qui t’aident partout où tu es, dont surtout la patience, et la compréhension. Et en même temps, je reste patiente, je reste compréhensive à tout ce qui se passe, je reste déterminée à réaliser mes objectifs. [02 :25] Tout ça c’est des choses que je tire de loin, dans mon passé, dans mon vécu.

**M.M : Donc il y a ton passé personnel, il y a tes valeurs …**

**M.C.K**: Familiales [que je tire de ma famille]…

**M.M : Que tu utilises ici…**

**M.C.K**: Oui…, tout ça, ça reste en moi, ça m’aide toujours. La même expérience que j’ai vécue au lendemain du génocide m’a suffisamment armée, m’a rendue une autre personne, que je dirais qui est capable de s’adapter encore une fois ici à Montréal.

**M.M : Est-ce que tu as l’impression que les gens de Montréal ou du Canada posent sur toi un regard différent, quand ils apprennent que tu es un rescapé du génocide?**

**M.C.K**: Je ne crois pas. Je ne rencontre pas beaucoup mais, je trouve que les gens d’ici à Montréal, ils sont sensibles à tout ce qui s’est passé au Rwanda; du moins les gens que je rencontre. Ils sont sensibles, ils connaissent d’une façon ou d’une autre qu’il y a eu un génocide au Rwanda, et ils connaissent qu’il y a des gens qui ont vécu ce génocide qui sont toujours là, qui gardent ces souvenirs. Oui, ils sont compréhensifs, je trouve qu’ils sont compréhensifs, du moins les gens que je rencontre. Ils ne sont pas ignorants du problème, et non plus… oui je les trouve compréhensifs par rapport au problème.

**M.M : Je me permets de retourner un peu en arrière, on a parlé de l’apport, du soutien, combien important que tu as reçu des membres de ta famille, mais est-ce qu’il a le revers de la médaille, est-ce qu’il y a des cas où tu te dis, j’aurais aimé avoir ça des membres de ma famille, ou de la part de communauté rwandaise; puis ça je ne l’ai pas eu?**

**M.C.K**: C’est dur, c’est dur à expliquer. Moi personnellement, j’apprécie ce que mon entourage a pu faire pour moi. Si je suis là pour l’instant, je le dois à beaucoup, beaucoup de personnes; qui ont contribué à m’aider, qui ont été compréhensifs, qui m’ont parlé, qui m’ont conseillée, qui ont été disponibles pour moi. Que ça soit les membres de ma famille, que ça soit les amis, que ça soit les gens que je découvre à tous les jours, moi j’apprécie, je les apprécie, et je n’ai pas de remords. Au contraire j’ai des appréciations à l’égard de tout ce réseau-là. Je les apprécie et j’ai des reconnaissances envers eux, je les remercie.

**M.M : On a parlé de beaucoup de choses, comme je disais tantôt, je peux me tromper, mais j’ai l’impression que ça va, mais je ne peux pas ne pas te poser la question : Avec tout ce parcours-là, si ça marche, si ça a l’impression de marcher, est-ce que tu as des pratiques personnelles, toi Chantal, qui te maintiennent de l’avant, qui te font avancer?**

**M.C.K**: C’est sûr que oui. La première pratique c’est quoi, c’est la force que je tire de ma famille. Et après avoir perdu ma famille, je me suis donné comme un thème ou une responsabilité, ma vie…, je vis pour eux. Ils ne sont pas là [02:30], mais je vis pour eux, tout ce que je fais, tous mes succès…, tout ce que je fais, je le fais au nom de mes parents, de mes sœurs, de mon frère. Donc ça c’est quelque chose que j’ai développé et qui me donne la force. Donc je ne peux pas abandonner à cause d’eux, si j’abandonne, je les abandonne. Si je travaille et que je réussisse, ils sont contents. C’est comme s’ils sont là dans mon imaginaire, je suis avec eux. Ils m’habitent toujours et quand j’accomplis quelque chose de bien, c’est pour eux, et cela m’encourage. Cela ne peut jamais me laisser abandonner la lutte. Ça c’est ma première pratique. Et le reste c’est quoi? C’est que je dis « il y a une raison qui a fait que je sois, que je reste, donc je dois vivre, je dois vivre». Mais surtout la première pratique, c’est là. C’est là, qui fait ma force.

**M.M : Je sais que tu n’es pas encore retournée, ou tu n’as pas encore le temps de réaliser un retour, mais est-ce que plus tard tu te vois retourner, soit de temps en temps ou même définitivement dans ce Rwanda?**

**M.C.K**: Mais oui, bien sûr. Parce que j’ai de la famille, j’ai la grand-mère-là, Alivera qui m’appelle tout le temps. Qui me dit des fois : « Chantal, je vais mourir sans te revoir encore », et ça, cela me fait très mal. Quand elle est malade, elle m’appelle, ou elle demande à mon mari de m’appeler, mon mari va chez elle, ils m’appellent ensemble. Et la première chose quand elle m’a appelée, elle m’a dit : « Chantal, je perds mes forces peu à peu, j’avance en âge, je ne serai pas contente de mourir sans te revoir encore »; et ça c’est quelque chose qui me fait très mal. Donc pour te dire combien j’ai hâte de revenir dans mon pays. Il y a beaucoup, beaucoup de raisons, il y a la famille, il y a les amis, il y a tout le contexte, tout le dispositif socio-culturel rwandais qui me manque. C’est vrai ici, on essaie de rétablir ce contexte mais on ne pourra jamais y arriver. J’ai l’impression qu’on ne peut pas. Donc cette expérience-là, cette façon de vivre me manque. À la moindre occasion, je sors.

**M.M : Je vais te la poser pareil, même si tu as répondu un peu à ma question : Qu’est-ce qui te manque le plus? [Rires]…**

**M.C.K**: Au Rwanda? Oh mon Dieu, qu’est-ce qui me manque le plus? Tout me manque. [Rires]

La façon de vivre, la façon dont les gens se comportent, notre culture, la façon de communiquer…, le fait social. Tu vois le fait social, quand je dis le fait social, ça veut dire quoi? Ça veut dire les amis, la famille, les rencontres, les coups de fil réguliers, la sociabilité. La façon de vivre au Rwanda est tout le temps rattachée et tout le temps inséparable avec le social. Donc toute cette chaleur-là, toute cette ambiance-là me manquent; même si on essaie de recréer la même chose ici, mais on n’y arrive pas. On a une façon de vivre très spéciale, très belle, très admirable, on ne peut pas refaire ça ici. Donc tout ça, ça me manque. Les gens, voir les gens, admirer les gens, voilà.

**M.M : Est-ce que tu essaies parfois d’éviter de penser à ce qui s’est passé là-bas? Ou dans ta vie?**

**M.C.K**: Au Rwanda?

**M.M : Dans ta vie? Est-ce que…, tantôt j’ai dit, tu as des pratiques personnelles, qu’est-ce qui te fait avancer, [02:35] mais est-ce qu’il t’arrive de dire, je ne dois pas penser à ça?**

**M.C.K**: Oui. Je vais te dire une chose. Il y a des choses, moi, je ne sais pas si c’est une pratique ou un mécanisme, quand je trouve que quelque chose me détruit, je le mets à côté. Il y a beaucoup, beaucoup de questionnements, que j’ai en moi, mais que j’évite de mettre sur l’écran, mais que je garde quelque part. Peut-être un jour j’aurai le temps, j’aurai la solution, mais quelque chose pour laquelle je n’ai pas immédiatement de solution, je l’encadre quelque part dans ma tête; j’évite. Oui, j’évite, il y a des choses que j’évite.

**M.M : Que ça ne t’empêche pas d’avancer?**

**M.C.K** : Pas nécessairement dans le domaine d’avancer, mais dans le domaine de me détruire.

**M.M : Ça ne te détruit pas…**

**M.C.K** : Oui. J’évite de me détruire, et je sais des choses qui me détruisent et je les évite.

**M.M : Une bonne stratégie qu’il faut partager [rires]**…

**M.C.K** : Bon, il y a des choses que tu évites, et que tu n’arrives pas, …, si tu n’arrives pas à éviter certaines choses, tu ne pourras jamais avancer. Moi j’ai passé beaucoup d’années sans…, sans ambition…, les premières années ont été très pénibles pour moi, et c’est là que j’ai appris qu’il y a… [si je suis sur terre, quand j’ai fait un choix de rester sur terre], c’est là où j’ai réalisé, qu’il y a des choses que je dois mettre à côté. Parce que je ne peux pas trouver de solutions, pourquoi rester avec ça. Donc je vis avec, mais c’est comme si j’ai créé une page, sur laquelle j’écris à chaque fois ces choses-là. La page est longue, je ne sais pas combien de pages, mais je garde et je continue. J’essaie de différentier les choses qui me détruisent, je les mets à cette page-là et je continue.

**M.M : On parlait longuement de ton vécu qui est vraiment lié au Rwanda. Un génocide c’est grand, ça se parle, c’est rendu dans les médias, on en a beaucoup parlé. Comment est-ce que tu vois la façon dont le génocide des Tutsi a été exprimé et expliqué dans les médias?**

**M.C.K** : Ah, je n’aime pas, je n’aime pas. Il y a plusieurs tendances. Il y a plusieurs tendances, plusieurs hypothèses, c’est interprété, je ne sais pas comment dire. C’est interprété à volonté de chaque personne. Chaque personne, si elle veut en faire une comédie, s’il veut en faire une réalité, s’il veut en faire de la politique, c’est interprété n’importe comment. Et chacun a sa part.

Chaque personne a sa part mais c’est regrettable, quand on voit les gens qui, au prix du sang d’un million de personnes et même plus, parce que pour le moment je crois pas qu’il y a un recensement vraiment exhaustif des victimes du génocide. Donc au prix de tout ce monde-là, oser faire tout ce que tu veux personnellement, je trouve ça regrettable. Je trouve ça regrettable.

**M.M : Quand tu dis que c’est regrettable, c’est que tu n’apprécies pas…**

**M.C.K** : …, ça ne devrait pas…, non…

**M.M : …, qu’on en fasse un film…**

**M.C.K** : Non…, le film oui. Quand tu veux communiquer, le film ça dépend de comment tu fais ce film. Ça dépend du message que tu veux faire entendre au public. Si tu veux faire entendre…, le problème ce n’est pas le film, ce n’est pas le livre, ce n’est pas une émission qui parle du génocide, le problème qu’est-ce qui sort de ça. Et comment tu interprètes, qu’est-ce que tu veux faire comprendre aux gens. Si tu veux faire comprendre qu’il y a eu un génocide au Rwanda, que les Tutsi ont été tués et comment…, [02 :40] et dans cette logique-là, tout va bien. Mais si tu veux prouver le contraire, là…, c’est ça que je déteste. Mais si tous les médias contribuent à la recherche de la réalité que nous cherchons encore, ce serait mieux. On aimerait que tous les médias nous aident à receler la réalité qui entoure le génocide des Tutsi au Rwanda. On aimerait que…, si le monde entier pouvait collaborer à cette cause-là!

**M.M : Donc s’il y avait un conseil à donner à ceux qui quand-même vont utiliser ça dans les médias, dans le théâtre, dans le cinéma, toi en tant que rescapée, qu’est-ce que tu leur dirais?**

**M.C.K** : Moi, je leur dirais d’être exhaustif et d’être sur terrain. De documenter les choses, de documenter les faits réels, au moins. Les faits réels c’est compliqué, mais quand-même de contacter les rescapés parce que c’est eux qui ont la vérité. Au lieu de lire un livre, de se fier sur un livre que tu as lu, de se fier sur un film que tu as vu, essayer de consulter les gens. De voir, de parler à eux, c’est là où tu vas découvrir ce qui s’est passé. Sinon dans les médias, c’est vrai il y a des médias qui essaient de parler des choses d’une façon objective mais ce n’est pas tous. Ce n’est pas tous les médias. Moi ce que j’aimerais, c’est que la réalité sorte à chaque occasion, au lieu d’entourer le génocide, et quelque chose qui s’est passé, c’est le génocide; au lieu d’entourer cette réalité d’autres choses pour des raisons diverses, j’aimerais que la réalité puisse sortir. C’est là où on peut crier, vivre quoi! Sinon on ne mène pas une vie, on est tout le temps frustré, on est confronté à des choses qui nous mettent en colère, et ce n’est pas bien.

**M.M : Est-ce que tu penses qu’il y a des rôles à jouer sur ce qui s’est passé, les rôles qui montrent ce que les rescapés ont vécu, penses-tu qu’on devrait donner ce rôle au rescapé même du génocide? Ou ce serait bien que ce soit joué par quelqu’un d’autre?**

**M.C.K** : Je pense que les deux parties sont nécessaires. Les deux parties : les rescapés ont la réalité et tout leur cœur est là c’est vrai, mais on a besoin de l’expertise de l’autre aussi. Des regards de l’autre, de l’interprétation de l’autre. Les deux pouvaient faire quelque chose de bien. Parce que quand on a vécu les événements, des fois c’est…, tu restes plongé dedans. Le fait…, c’est difficile de faire un écart par rapport à ça, et de dire; c’est difficile à faire une communication objective et scientifique si je peux dire. De faire…, c’est difficile de faire un recul par rapport à ça, et de raconter ça. On essaie, mais ce n’est pas toujours évident. Il y a plusieurs facteurs qui jouent, les émotions…, il y a beaucoup, beaucoup de choses qui peuvent jouer à ça, alors que les deux s’ils sont ensemble, ils peuvent faire quelque chose de bien, de correct, d’objectif. Je dirais qu’on a besoin de l’expérience et de l’expertise des autres.

**M.M : Est-ce que toi, en tant que rescapée du génocide, tu penses que tu peux jouer un rôle dans quelque chose qui représente le génocide justement, s’il y a un théâtre, s’il y a un cinéma, est-ce que tu te sentirais à l’aise de jouer?**

**M.C.K** : Bien sûr, oui. Moi, qu’est-ce que je peux dire ? Moi je suis…, je n’ai pas assez de force, mais je sais qu’en moi j’ai cette idée-là de faire découvrir à l’autre ce qui nous est arrivé. Je sens comme une responsabilité de défendre notre cause. [02:45] Donc tout ce qui peut aider à communiquer, à comprendre, parce qu’on cherche à…, on est en même temps sur l’état de l’incompréhension, des fois on se fait l’idée que tu as compris mais non. Donc si je peux contribuer à faire comprendre, à expliquer…, c’est pourquoi par ailleurs j’ai accepté cette entrevue. C’est parce que je me disais, si quelque part mon entrevue, mon récit peut contribuer à faire comprendre ce qui est arrivé au Rwanda en 1994, pourquoi pas! C’est pourquoi j’ai tout de suite dit oui, quand tu m’as contactée pour le projet. C’est toujours ces motivations-là de pouvoir expliquer, de pouvoir en même temps comprendre, en même temps aider l’autre à comprendre, de communiquer. C’est cette recherche-là, qui est toujours en moi, cette incompréhension-là que je cherche à combler, donc pourquoi pas! Oui. C’est possible.

**M.M : Avant de finir, j’aimerais te demander si tu n’aurais pas un message à donner, y compris…, tu as de bonnes stratégies, tu as une belle façon de voir la vie et ça fait l’effet qu’on voit. Est-ce que tu aurais un message à donner aux rescapés du génocide?**

**M.C.K** : Un message d’amour, un message de soutien, un message de détermination, dans la lutte qui nous incombe, un message de compassion, un message de sœur [de grande sœur ou de petite sœur], que dirais-je ? Un message que je suis là pour eux. Je leur dirais de ne pas abandonner la lutte, je ne leur cacherai pas que c’est dur mais je peux dire qu’ensemble on peut continuer la lutte et c’est possible. Un message d’espoir; d’oser la lumière dans tout ce que nous voyons. C’est ça.

**M.M : Est-ce que tu aurais quelque chose à dire au monde externe, à ce que vous avez vécu? Les Montréalais par exemple? Ceux qui vous regardent d’un regard externe au génocide?**

**M.C.K** : Qu’est-ce que je peux leur dire [inaudible]…? Ici à Montréal je peux leur dire : « Merci de nous accueillir ». Parce qu’on est là, ils nous comprennent. Encore d’une façon générale, je dirais au monde entier de nous prendre comme des gens qui ont souffert et des fois qui continuent de souffrir, qui sont en lutte pour la vie et pour la compréhension de ce qui s’est passé. Parce qu’on trouve de temps en temps, que les gens ne comprennent pas, ils n’ont pas le vrai sens de ce qui s’est passé. Je peux leur dire qu’on est là pour expliquer, de nous contacter à tout moment, que ça nous ferait du plaisir de partager notre vécu avec eux. Parce qu’en même temps, moi personnellement, je n’aimerais pas que ce qui m’est arrivé puisse arriver à n’importe quelle personne d’autre; que ça soit un Montréalais, Canadien, un Français, un Anglais. Je ne souhaiterais jamais que ce qui m’est arrivé puisse arriver à quelqu’un d’autre. Donc j’aimerais qu’on puisse faire ce combat, un combat où tout le monde peut participer. Un combat où on veut un monde meilleur, un monde où les enfants puissent grandir à côté de leurs parents, où les parents peuvent apprécier le vécu de leurs enfants et leurs petits-enfants. Où quelqu’un qui est malade peut bénéficier de l’aide de sa fille, de sa belle-fille…, de faire de ce monde-là, un endroit où [02 :50], il fait bien de vivre. Et j’aimerais que ça soit un combat de n’importe quel citoyen du monde, si c’est possible.

**M.M : [Début inaudible]…, campus…, tu parlais du campus…**

**M.C.K** : Oui. Je parlais du campus, de notre expérience comme étudiantes, et de se retrouver ensemble comme survivants, cette fois ci, mise sur l’épreuve des études. Et là, qu’est-ce qui m’a aidée? Avant, je me croyais être la survivante, la rescapée qui a connu le pire du monde. Je me croyais unique, et toute seule dans cette situation. Et quand je suis arrivée à l’université avec les autres, j’ai su, j’ai pu constater que je ne suis pas la seule. Parce que j’ai découvert d’autres jeunes de mon âge qui avaient les mêmes problèmes que moi, et là je me suis dit : « Oh, je ne suis pas la seule ». Ça, ça a été un facteur très important de force pour moi. Se retrouver ensemble, on vivait ensemble, on partageait, on se prêtait des habits, on se donnait du savon, on se donnait de la pommade pour la peau, donc avec la bourse qu’on avait ce n’était pas suffisant, on collaborait mutuellement pour venir au bout de nos études. Et là…, je me suis dit : « Oh, je me croyais la plus malheureuse du monde et cette fois-ci, il y a d’autres malheureux et d’autres malheureuses que moi. Qu’est-ce que j’ai à raconter? Rien d’anormal pour moi! » Donc ça a été quelque chose. Et des fois tu trouves qu’il y a…, moi je suis survivante, j’ai tout perdu mais j’ai ma tête qui fonctionne, on ne m’a pas coupé la main, le bras ou la jambe. Il y avait des gens qui avaient des séquelles physiques, à côté de moi, qu’est-ce que j’allais dire? Rien. Tout ça, c’est des choses qui montrent qu’ensemble, en échangeant, en parlant, en rencontrant les autres, c’est très, très constructif. C’est ça, c’est ce que j’avais à ajouter.

**M.M : Merci.**